



André Durand présente

## Les poèmes d'Edgar Allan POE

Sont cités, traduits et commentés :

- "*Ô tempora ! Ô mores !*" (page 2)
- "*Song*" (page 6)
- "*Tamerlane*" (page 7)
- "*Al Aaraaf*" (page 12)
- "*Sonnet to science*" (page 30)
- "*To Helen*" (page 31)
- "*Lenore*" (page 32)
- "*The Coliseum*" (page 34)
- "*The haunted palace*" (page 36)
- "*The conqueror worm*" (page 39)
- "*The raven*" (page 42)
- "*Eulalie*" (page 50)
- "*Ulalume*" (page 52)
- "*The bells*" (page 59)
- "*To Helen*" (page 65)
- "*For Annie*" (page 68)
- "*Annabel Lee*" (page 72)

**Bonne lecture !**

**'O tempora ! O mores !'**  
(1825)

*O times ! O manners ! It is my opinion  
That you are changing sadly your dominion -  
I mean the reign of manners hath long ceased,  
For men have none at all, or bad at least ;  
And as for times, altho' 'tis said by many  
The "good old times" were far the worst of any,  
Of which sound doctrine I believe each tittle,  
Yet still I think these worse than them a little.*

*I've been a thinking - isn't that the phrase? -  
I like your Yankee words and Yankee ways -  
I've been a thinking, whether it were best  
To take things seriously, or all in jest ;  
Whether, with grim Heraclitus of yore,  
To weep, as he did, till his eyes were sore,  
Or rather laugh with him, that queer philosopher,  
Democritus of Thrace, who used to toss over  
The page of life and grin at the dog-ears,  
As though he'd say, "Why, who the devil cares?"*

*This is a question which, oh heaven, withdraw  
The luckless query from a member's claw !  
Instead of two sides, Job has nearly eight,  
Each fit to furnish forth four hours debate.  
What shall be done? I'll lay it on the table,  
And take the matter up when I'm more able,  
And, in the meantime, to prevent all bother,  
I'll neither laugh with one, nor cry with t'other,  
Nor deal in flatt'ry or aspersions foul,  
But, taking one by each hand, merely growl.*

*Ah, growl, say you, my friend, and pray at what?  
Why, really, sir, I almost had forgot -  
But, damn it, sir, I deem it a disgrace  
That things should stare us boldly in the face,  
And daily strut the street with bows and scrapes,  
Who would be men by imitating apes.  
I beg your pardon, reader, for the oath  
The monkeys make me swear, though something loth ;  
I'm apt to be discursive in my style,  
But pray be patient ; yet a little while  
Will change me, and as politicians do,  
I'll mend my manners and my measures too.*

*Of all the cities - and I've seen no few ;  
For I have travelled, friend, as well as you -  
I don't remember one, upon my soul,  
But take it generally upon the whole,  
(As members say they like their logic taken,  
Because divided, it may chance be shaken)*

*So pat, agreeable and vastly proper  
As this for a neat, frisky counter-hopper ;  
Here he may revel to his heart's content,  
Flounce like a fish in his own element,  
Toss back his fine curls from their forehead fair,  
And hop o'er counters with a Vester's air,  
Complete at night what he began A.M.,  
And having cheated ladies, dance with them ;  
For, at a ball, what fair one can escape  
The pretty little hand that sold her tape,  
Or who so cold, so callous to refuse  
The youth who cut the ribbon for her shoes !*

*One of these fish, par excellence the beau -  
God help me ! - it has been my lot to know,  
At least by sight, for I'm a timid man,  
And always keep from laughing, if I can ;  
But speak to him, he'll make you such grimace,  
Lord ! to be grave exceeds the power of face.  
The hearts of all the ladies are with him,  
Their bright eyes on his Tom and Jerry brim  
And dove-tailed coat, obtained at cost ; while then  
Those eyes won't turn on anything like men.*

*His very voice is musical delight,  
His form, once seen, becomes a part of sight ;  
In short, his shirt collar, his look, his tone is  
The "beau ideal" fancied for Adonis.  
Philosophers have often held dispute  
As to the seat of thought in man and brute ;  
For that the power of thought attends the latter  
My friend, the beau, hath made a settled matter,  
And spite of all dogmas, current in all ages,  
One settled fact is better than ten sages.*

*For he does think, though I am oft in doubt  
If I can tell exactly what about.  
Ah, yes ! his little foot and ankle trim,  
'Tis there the seat of reason lies in him,  
A wise philosopher would shake his head,  
He then, of course, must shake his foot instead.  
At me, in vengeance, shall that foot be shaken -  
Another proof of thought, I'm not mistaken -  
Because to his cat's eyes I hold a glass,  
And let him see himself, a proper ass !  
I think he'll take this likeness to himself,  
But if he won't, he shall, a stupid elf,  
And, lest the guessing throw the fool in fits,  
I close the portrait with the name of PITTS.*

## Traduction

Ô temps ! Ô mœurs ! selon mon opinion  
Votre empire évolue de bien triste façon.  
Le règne des bonnes manières est depuis longtemps achevé,  
Mauvaises manières ou pas de manières du tout, voilà ce qui reste à l'homme.  
Et, pour parler des temps, quoiqu'on dise souvent  
Qu'il n'était rien de pire que le « bon vieux temps »  
(Saine doctrine à laquelle je souscris dans les moindres détails),  
Je juge cependant ce siècle pire encore.

J'ai réfléchi - est-ce là l'expression?  
J'aime vos mots yankee et vos façons yankee.  
J'ai réfléchi, pour savoir s'il vaut mieux  
Prendre tout au sérieux ou tout à la légère.  
Si, avec le sombre Héraclite de jadis,  
Il faut pleurer à s'en meurtrir les yeux,  
Ou bien rire avec Démocrite de Thrace.  
Étrange philosophe, qui tournait prestement  
Les pages de la vie, et riait de les voir cornées,  
Comme pour dire « Et après ! Qui diable s'en soucie ? »

Voilà, Ô cieux, une question propre à arracher  
La malheureuse requête aux griffes du législateur !  
Au lieu de deux visages, Job en a huit ou presque,  
Chacun pouvant fournir quatre heures de débats.  
Que faire alors? Je vais mettre le problème sur la table,  
Quitte à l'examiner quand mon talent sera plus grand ;  
Pour l'instant, évitant tout ennui, je refuse le choix,  
Le rire de celui-ci, les pleurs de celui-là.  
Je m'abstiens de flatter ou de calomnier  
Et, donnant à chacun une main, je ne fais que grogner.  
Ah ! grogner, dites-vous, mon ami ; et pourquoi, s'il vous plaît ?

Eh bien ! pour tout dire, Monsieur, j'avais presque oublié.  
Mais, pardieu, Monsieur, il me paraît honteux  
De voir, chaque jour, nous toiser sans vergogne,  
Parader dans la rue avec force courbettes,  
Ceux qui, se voulant hommes, sont émules du singe.  
Je te prierai, lecteur, d'excuser le juron  
Que ces singes m'arrachent à mon corps défendant ;  
J'ai quelque tendance à relâcher mon style,  
Mais, je t'en prie, sois patient ; dans le moment qui vient  
Je serai différent ; en bon politicien,  
Je décide d'amender mon rythme et mes manières.  
De toutes les cités - combien n'en vis-je pas?  
Car je suis voyageur, ami, autant que toi -  
Je n'en pourrais trouver, sur mon âme, une seule,  
Mais j'étends l'idée au groupe tout entier  
(Logique électorale qui se donne comme un tout,  
 Craignant dans le détail de succomber aux failles),  
Une seule qui convienne aussi bien que celle-ci et soit mieux adaptée  
Aux allègres desseins d'un calicot propre ;

*Ici, il peut, sans crainte aucune, s'en donner à coeur joie,  
Heureux et frétilant comme un poisson dans l'eau,  
Secouer ses jolies boucles qui cachent un front charmant ;  
Tel Vestris s'élevant au-dessus d'un comptoir  
Parachever le soir l'entreprise du matin  
Et retrouver ses dupes pour les faire danser ;  
Car, au bal, quelle belle saurait donc échapper  
À la jolie menotte qui lui vendit sa dentelle?  
Quelle belle assez froide, insensible, pour refuser  
Celui qui, d'un ruban, a paré son soulier?  
Dieu me garde ! mon sort fut de connaître,  
De vue, du moins, car je suis de nature timide  
Et m'efforce toujours de ne point rire quand je le puis,  
Un garçon de cette eau - le beau par excellence.  
Mais parlez-lui un peu, et ses grimaces seront telles  
Que visage humain, Seigneur, peut-il rester sérieux?  
Le coeur de toutes ces dames ne bat que pour lui,  
Leurs yeux brillants s'attachent à son Tom and Jerry  
Et à sa queue-de-pie, obtenus à grands frais ;  
Leur regard, cependant, ne dévierait jamais  
Vers l'homme véritable qui par là passerait.*

*Sa voix procure les délices de la musique,  
Une fois vue, sa personne ne saurait s'estomper ;  
Bref, son faux col, sa tournure, son style sont  
Le « beau idéal » que l'on prête à Adonis.*

*Souvent les philosophes ont disputé  
Du siège de la pensée chez l'homme et l'animal ;  
Que la faculté de la pensée réside chez ce dernier,  
Mon ami, le Beau est là pour l'attester.  
En dépit de ces dogmes qui, de tous temps, abondent,  
Un fait bien établi vaut mieux que douze sages.*

*Car, pour penser, il pense ! mais bien souvent j'hésite  
Quant à l'objet précis de ladite pensée.  
Mais oui ! son pied mignon et sa fine cheville  
Sont, chez lui, le siège de la raison ;  
Un docte philosophe remue toujours la tête,  
Mais lui, bien entendu, c'est le pied qu'il remue.  
Et de ce pied vengeur serai-je menacé  
(Autre preuve qu'il pense ou je me trompe fort)  
Parce qu'à son oeil de chat je présente un miroir  
Qui renvoie son image, celle d'un âne bâté?  
Je pense qu'il comprendra qu'il s'agit bien de lui.  
Le sot refuserait-il qu'il serait détrompé  
Car, pour lui éviter les convulsions du doute,  
À la fin du portrait je lâche le nom de « Pitts ».*

## Commentaire

On pense que Poe écrivit le poème quand il avait environ seize ans.

C'est la satire d'un nommé Pitts, employé dans un des magasins les plus à la mode de Richmond. Il était amoureux d'une jeune beauté de l'époque, qui plus tard épousa un éminent politicien virginien, membre du Congrès que trouvaient ridicule certains autres membres qui prenaient pension dans la même maison que lui. Évidemment, la plupart des gens raillés dans le poème sont aujourd'hui tout à fait oubliés, mais le poème reste intéressant, principalement parce qu'il est, pour certains, le plus ancien des poèmes de Poe qu'on connaisse.

---

### **"Song"** (1827)

*I saw thee on thy bridal day -  
When a burning blush came o'er thee,  
Though happiness around thee lay,  
The world all love before thee :*

*And in thine eye a kindling light  
(Whatever it might be)  
Was all on Earth my aching sight  
Of Loveliness could see.*

*That blush, perhaps, was maiden shame -  
As such it well may pass -  
Though its glow hath raised a fiercer flame  
In the breast of him, alas !*

*Who saw thee on that bridal day,  
When that deep blush would come o'er thee,  
Though happiness around thee lay ;  
The world all love before thee.*

### Traduction

#### *Chanson*

*Je te vis le jour de tes noces  
Quand te vint une brillante rougeur,  
Quoique autour de toi fût le bonheur,  
Le monde tout amour devant toi.*

*Et dans ton oeil une lumière embrasante  
(Quelque elle pût être)  
Fut tout ce que sur Terre ma vue douloureuse,  
Du Charme put voir.*

*Cette rougeur, peut-être, était-ce honte virginale,  
Si cela peut bien passer pout tel,  
Bien que son éclat ait suscité une plus fougueuse flamme  
Dans le sein de celui, hélas !*

*Qui te vit en ce jour de nocces,  
Quand cette profonde rougeur te vint,  
Quoique le bonheur fût autour de toi,  
Le monde tout amour devant toi.*

### Commentaire

Dans ce poème à l'allure de ballade, le narrateur parle d'une femme aimée qu'il vit de loin le jour où elle se maria. Une rougeur sur sa joue, en dépit de tout le bonheur étalé autour d'elle, révéla la honte secrète qu'elle devait ressentir pour avoir perdu l'amour du narrateur.

On pense que Poe faisait allusion à Sarah Elmira Royster, qui rompit ses fiançailles avec lui sur l'insistance de son père. Elle épousa plutôt le riche Alexander Shelton. Si c'est le cas, Poe s'est permis une licence poétique : il n'était pas à Richmond au moment du mariage.

Le poème fut pour la première fois publié dans le recueil "*Tamerlane and other poems*" en 1827.

---

### **"Tamerlane"**

(1827)

*Kind solace in a dying hour !  
Such, father, is not (now) my theme -  
I will not madly deem that power  
Of Earth may shrive me of the sin  
Unearthly pride hath revell'd in -  
I have no time to dote or dream :  
You call it hope - that fire of fire !  
It is but agony of desire :  
If I can hope - Oh God ! I can -  
Its fount is holier - more divine -  
I would not call thee fool, old man,  
But such is not a gift of thine.  
Know thou the secret of a spirit  
Bow'd from its wild pride into shame.  
O yearning heart ! I did inherit  
Thy withering portion with the fame,  
The searing glory which hath shone  
Amid the jewels of my throne,  
Halo of Hell ! and with a pain  
Not Hell shall make me fear again -  
O craving heart, for the lost flowers  
And sunshine of my summer hours !  
The undying voice of that dead time,  
With its interminable chime,  
Rings, in the spirit of a spell,  
Upon thy emptiness - a knell.  
I have not always been as now :  
The fever'd diadem on my brow  
I claim'd and won usurpingly -  
Hath not the same fierce heirdom given  
Rome to the Caesar - this to me ?  
The heritage of a kingly mind,  
And a proud spirit which hath striven  
Triumphantly with human kind.*

*On mountain soil I first drew life :  
The mists of the Taglay have shed  
Nightly their dews upon my head,  
And, I believe, the winged strife  
And tumult of the headlong air  
Have nestled in my very hair.  
So late from Heaven - that dew - it fell  
(Mid dreams of an unholy night)  
Upon me with the touch of Hell,  
While the red flashing of the light  
From clouds that hung, like banners, o'er,  
Appeared to my half-closing eye  
The pageantry of monarchy,  
And the deep trumpet-thunder's roar  
Came hurriedly upon me, telling  
Of human battle, where my voice,  
My own voice, silly child ! - was swelling  
(O ! how my spirit would rejoice,  
And leap within me at the cry)  
The battle-cry of Victory !  
The rain came down upon my head  
Unshelter'd - and the heavy wind  
Rendered me mad and deaf and blind.  
It was but man, I thought, who shed  
Laurels upon me : and the rush -  
The torrent of the chilly air  
Gurgled within my ear the crush  
Of empires - with the captive's prayer -  
The hum of suitors - and the tone  
Of flattery 'round a sovereign's throne.  
My passions, from that hapless hour,  
Usurp'd a tyranny which men  
Have deem'd, since I have reach'd to power,  
My innate nature - be it so :  
But father, there liv'd one who, then,  
Then - in my boyhood - when their fire  
Burn'd with a still intenser glow,  
(For passion must, with youth, expire)  
E'en then who knew this iron heart  
In woman's weakness had a part.  
I have no words - alas ! - to tell  
The loveliness of loving well !  
Nor would I now attempt to trace  
The more than beauty of a face  
Whose lineaments, upon my mind,  
Are - shadows on th' unstable wind :  
Thus I remember having dwelt  
Some page of early lore upon,  
With loitering eye, till I have felt  
The letters - with their meaning - melt  
To fantasies - with none.  
O, she was worthy of all love !  
Love - as in infancy was mine -*



'Twas such as angel minds above  
Might envy ; her young heart the shrine  
On which my every hope and thought  
Were incense - then a goodly gift,  
For they were childish and upright -  
Pure - as her young example taught :  
Why did I leave it, and, adrift,  
Trust to the fire within, for light?  
We grew in age - and love - together,  
Roaming the forest, and the wild ;  
My breast her shield in wintry weather -  
And when the friendly sunshine smil'd,  
And she would mark the opening skies,  
I saw no Heaven - but in her eyes.  
Young Love's first lesson is - the heart :  
For 'mid that sunshine, and those smiles,  
When, from our little cares apart,  
And laughing at her girlish wiles,  
I'd throw me on her throbbing breast,  
And pour my spirit out in tears -  
There was no need to speak the rest -  
No need to quiet any fears  
Of her - who ask'd no reason why,  
But turn'd on me her quiet eye !  
Yet more than worthy of the love  
My spirit struggled with, and strove,  
When, on the mountain peak, alone,  
Ambition lent it a new tone -  
I had no being - but in thee :  
The world, and all it did contain  
In the earth - the air - the sea -  
Its joy - its little lot of pain  
That was new pleasure - the ideal,  
Dim vanities of dreams by night -  
And dimmer nothings which were real -  
(Shadows - and a more shadowy light !)  
Parted upon their misty wings,  
And, so, confusedly, became  
Thine image, and - a name - a name !  
Two separate - yet most intimate things.  
I was ambitious - have you known  
The passion, father? You have not :  
A cottager, I mark'd a throne  
Of half the world as all my own,  
And murmur'd at such lowly lot -  
But, just like any other dream,  
Upon the vapour of the dew  
My own had past, did not the beam  
Of beauty which did while it thro'  
The minute - the hour - the day - oppress  
My mind with double loveliness.  
We walk'd together on the crown  
Of a high mountain which look'd down

Afar from its proud natural towers  
 Of rock and forest, on the hills -  
 The dwindled hills ! begirt with bowers,  
 And shouting with a thousand rills.  
 I spoke to her of power and pride,  
 But mystically - in such guise  
 That she might deem it nought beside  
 The moment's converse ; in her eyes  
 I read, perhaps too carelessly -  
 A mingled feeling with my own -  
 The flush on her bright cheek, to me  
 Seem'd to become a queenly throne  
 Too well that I should let it be  
 Light in the wilderness alone.  
 I wrapp'd myself in grandeur then,  
 And donn'd a visionary crown -  
 Yet it was not that Fantasy  
 Had thrown her mantle over me -  
 But that, among the rabble-men,  
 Lion ambition is chained down -  
 And crouches to a keeper's hand -  
 Not so in deserts where the grand -  
 The wild - the terrible conspire  
 With their own breath to fan his fire.  
 Look 'round thee now on Samarcand !  
 Is not she queen of Earth? her pride  
 Above all cities? in her hand  
 Their destinies? in all beside  
 Of glory which the world hath known  
 Stands she not nobly and alone?  
 Falling - her veriest stepping-stone  
 Shall form the pedestal of a throne -  
 And who her sovereign? Timour - he  
 Whom the astonished people saw  
 Striding o'er empires haughtily  
 A diadem'd outlaw !  
 O, human love ! thou spirit given  
 On Earth, of all we hope in Heaven !  
 Which fall'st into the soul like rain  
 Upon the Siroc - wither'd plain,  
 And, failing in thy power to bless,  
 But leav'st the heart a wilderness !  
 Idea ! which bindest life around  
 With music of so strange a sound,  
 And beauty of so wild a birth -  
 Farewell ! for I have won the Earth.  
 When Hope, the eagle that tower'd, could see  
 No cliff beyond him in the sky,  
 His pinions were bent droopingly -  
 And homeward turn'd his soften'd eye.  
 'Twas sunset : when the sun will part  
 There comes a sullenness of heart  
 To him who still would look upon

*The glory of the summer sun.  
That soul will hate the ev'ning mist,  
So often lovely, and will list  
To the sound of the coming darkness (known  
To those whose spirits hearken) as one  
Who, in a dream of night, would fly  
But cannot from a danger nigh.  
What tho' the moon - the white moon  
Shed all the splendour of her noon,  
Her smile is chilly, and her beam,  
In that time of dreariness, will seem  
(So like you gather in your breath)  
A portrait taken after death.  
And boyhood is a summer sun  
Whose waning is the dreariest one -  
For all we live to know is known,  
And all we seek to keep hath flown -  
Let life, then, as the day-flower, fall  
With the noon - day beauty - which is all.  
I reach'd my home - my home no more  
For all had flown who made it so.  
I pass'd from out its mossy door,  
And, tho' my tread was soft and low,  
A voice came from the threshold stone  
Of one whom I had earlier known -  
O, I defy thee, Hell, to show  
On beds of fire that burn below,  
A humbler heart - a deeper woe.  
Father, I firmly do believe -  
I know - for Death, who comes for me  
From regions of the blest afar,  
Where there is nothing to deceive,  
Hath left his iron gate ajar,  
And rays of truth you cannot see  
Are flashing thro' Eternity -  
I do believe that Eblis hath  
A snare in every human path -  
Else how, when in the holy grove  
I wandered of the idol, Love,  
Who daily scents his snowy wings  
With incense of burnt offerings  
From the most unpolluted things,  
Whose pleasant bowers are yet so riven  
Above with trellis'd rays from Heaven,  
No mote may shun - no tiniest fly -  
The lightning of his eagle eye -  
How was it that Ambition crept,  
Unseen, amid the revels there,  
Till growing bold, he laughed and leapt  
In the tangles of Love's very hair?*

## Commentaire

Dans une confession faite au soir de sa vie, sur son lit de mort, le conquérant mongol Tamerlan livre le secret d'un coeur las de l'orgueil et du déshonneur. Il raconte comment il ne tint pas compte « *d'un amour qui eût fait envie aux anges eux-mêmes* », qu'il eut dans sa jeunesse pour la paysanne Ada, car lui était venu le goût des conquêtes, le désir d'affirmer sa volonté de puissance, de « *créer un royaume en échange d'un coeur brisé* ». Sans doute ses rêves de grandeur ne l'auraient-ils jamais mené aussi loin s'il n'avait, joignant l'amour à l'ambition, voulu donner à sa Dame un empire. Parvenu à la toute-puissance, il n'est, au fond, qu'un « *proscrit ceint du diadème* », et, lorsqu'après tant de conquêtes il regagne sa capitale, c'est pour constater que la jeune fille qu'il aimait n'est plus, et qu'elle est morte peut-être de douleur et d'abandon.

Tamerlan est une version latinisée de Timur, un seigneur de la guerre du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais ce poème épique d'inspiration byronienne (« *Ada* » était le nom de la fille de Byron, et le vers « *I reach'd my home - my home no more* » en rappelle un de « *Don Juan* » de Byron) n'a aucune précision historique, Poe ayant, dans des notes où il expliqua quelques-unes de ses allusions, confessé qu'il en savait peu sur le personnage historique, « *et qu'avec ce peu, j'ai pris la pleine liberté d'un poète* ».

Le personnage, auquel Poe peut s'être identifié (comme pour lui, sa filiation était incertaine et il avait « *a feigned name* » ; de plus, il utilisa son nom comme un pseudonyme pour deux de ses poèmes à leur première publication dans "The Baltimore Saturday visiter" en 1833, "*Fanny*" and "*To...*"), est moins une créature vivante qu'un symbole.

Les principaux thèmes sont le conflit entre l'amour et l'ambition, l'indépendance et la fierté, la perte et l'exil. Poe peut avoir écrit ce poème à la suite de sa perte de son amour de jeunesse, Sarah Elmira Royster, comme à la suite de la mort de sa mère biologique et de sa mère adoptive. Comme il avait seulement dix-neuf ans quand il l'écrivit, son propre sentiment de perte pouvait venir de la disparition de ses possibilités de profiter d'un héritage et d'une bonne éducation. Mais on y trouve aussi des thèmes qu'il allait traiter toute sa vie, en particulier sa tendance à l'autocritique et ses efforts pour atteindre la perfection.

La version originale (dans le recueil "*Tamerlane and other poems*") avait 403 vers qui furent réduits à 223 lors de son inclusion dans "*Al Aaraaf, Tamerlane, and minor poems*".

---

### **'Al Aaraaf'** (1829)

A star was discovered by Tycho Brahe which  
appeared suddenly in the heavens - attained,  
in a few days, a brilliancy surpassing that of  
Jupiter - then as suddenly disappeared, and  
has never been seen since. E.A.P.

#### Part I

*O ! nothing earthly save the ray  
(Thrown back from flowers) of Beauty's eye,  
As in those gardens where the day  
Springs from the gems of Circassy -  
O ! nothing earthly save the thrill  
Of melody in woodland rill -  
Or (music of the passion-hearted)  
Joy's voice so peacefully departed  
That like the murmur in the shell,  
Its echo dwelleth and will dwell -  
Oh, nothing of the dross of ours -*

*Yet all the beauty - all the flowers  
That list our Love, and deck our bowers -  
Adorn yon world afar, afar -  
The wandering star.*

*'Twas a sweet time for Nesace - for there  
Her world lay lolling on the golden air,  
Near four bright suns - a temporary rest -  
An oasis in desert of the blest.  
Away - away - 'mid seas of rays that roll  
Empyrean splendor o'er th' unchained soul -  
The soul that scarce (the billows are so dense)  
Can struggle to its destin'd eminence, -  
To distant spheres, from time to time, she rode  
And late to ours, the favor'd one of God -  
But, now, the ruler of an anchor'd realm,  
She throws aside the sceptre - leaves the helm,  
And, amid incense and high spiritual hymns,  
Laves in quadruple light her angel limbs.*

*Now happiest, loveliest in yon lovely Earth,  
Whence sprang the "Idea of Beauty" into birth,  
(Falling in wreaths thro' many a startled star,  
Like woman's hair 'mid pearls, until, afar,  
It lit on hills Achaian, and there dwelt)  
She looked into Infinity - and knelt.  
Rich clouds, for canopies, about her curled -  
Fit emblems of the model of her world -  
Seen but in beauty - not impeding sight  
Of other beauty glittering thro' the light -  
A wreath that twined each starry form around,  
And all the opal'd air in color bound.*

*All hurriedly she knelt upon a bed  
Of flowers : of lilies such as rear'd the head  
On the fair Capo Deucato, and sprang  
So eagerly around about to hang  
Upon the flying footsteps of - deep pride -  
Of her who lov'd a mortal - and so died.  
The Sephalica, budding with young bees,  
Upread its purple stem around her knees : -  
And gemmy flower, of Trebizond misnam'd -  
Inmate of highest stars, where erst it sham'd  
All other loveliness : - its honied dew  
(The fabled nectar that the heathen knew)  
Deliriously sweet, was dropp'd from Heaven,  
And fell on gardens of the unforgiven  
In Trebizond - and on a sunny flower  
So like its own above that, to this hour,  
It still remaineth, torturing the bee  
With madness, and unwonted reverie :  
In Heaven, and all its environs, the leaf  
And blossom of the fairy plant in grief*

*Disconsolate linger - grief that hangs her head,  
Repenting follies that full long have Red,  
Heaving her white breast to the balmy air,  
Like guilty beauty, chasten'd and more fair :  
Nyctanthes too, as sacred as the light  
She fears to perfume, perfuming the night :  
And Clytia, pondering between many a sun,  
While pettish tears adown her petals run :  
And that aspiring flower that sprang on Earth,  
And died, ere scarce exalted into birth,  
Bursting its odorous heart in spirit to wing  
Its way to Heaven, from garden of a king :  
And Valisnerian lotus, thither flown  
From struggling with the waters of the Rhone :  
And thy most lovely purple perfume, Zante !  
Isola d'oro ! - Fior di Levante !  
And the Nelumbo bud that floats for ever  
With Indian Cupid down the holy river -  
Fair flowers, and fairy ! to whose care is given  
To bear the Goddess' song, in odors, up to Heaven :*

*"Spirit ! that dwellest where,  
In the deep sky,  
The terrible and fair,  
In beauty vie !  
Beyond the line of blue -  
The boundary of the star  
Which turneth at the view  
Of thy barrier and thy bar -  
Of the barrier overgone  
By the comets who were cast  
From their pride and from their throne  
To be drudges till the last -  
To be carriers of fire  
(The red fire of their heart)  
With speed that may not tire  
And with pain that shall not part -  
Who livest - that we know -  
In Eternity - we feel -  
But the shadow of whose brow  
What spirit shall reveal?  
Tho' the beings whom thy Nesace,  
Thy messenger hath known  
Have dream'd for thy Infinity  
A model of their own -  
Thy will is done, O God !  
The star hath ridden high  
Thro' many a tempest, but she rode  
Beneath thy burning eye ;  
And here, in thought, to thee -  
In thought that can alone  
Ascend thy empire and so be  
A partner of thy throne -*

*By winged Fantasy,  
My embassy is given,  
Till secrecy shall knowledge be  
In the environs of Heaven."*

*She ceas'd - and buried then her burning cheek  
Abash'd, amid the lilies there, to seek  
A shelter from the fervor of His eye ;  
For the stars trembled at the Deity.  
She stirr'd not - breath'd not - for a voice was there  
How solemnly pervading the calm air !  
A sound of silence on the startled ear  
Which dreamy poets name "the music of the sphere".  
Ours is a world of words : Quiet we call  
"Silence" - which is the merest word of all.  
All Nature speaks, and ev'n ideal things  
Flap shadowy sounds from visionary wings -  
But ah ! not so when, thus, in realms on high  
The eternal voice of God is passing by,  
And the red winds are withering in the sky :*

*"What tho 'in worlds which sightless cycles run,  
Linked to a little system, and one sun -  
Where all my love is folly and the crowd  
Still think my terrors but the thunder cloud,  
The storm, the earthquake, and the ocean - wrath -  
(Ah ! will they cross me in my angrier path?)  
What tho' in worlds which own a single sun  
The sands of Time grow dimmer as they run,  
Yet thine is my resplendency, so given  
To bear my secrets thro' the upper Heaven !  
Leave tenantless thy crystal home, and fly,  
With all thy train, athwart the moony sky -  
Apart - like fire-flies in Sicilian night,  
And wing to other worlds another light !  
Divulge the secrets of thy embassy  
To the proud orbs that twinkle - and so be  
To ev'ry heart a barrier and a ban  
Lest the stars totter in the guilt of man !"*

*Up rose the maiden in the yellow night,  
The single-mooned eve ! - on Earth we plight  
Our faith to one love - and one moon adore -  
The birth-place of young Beauty had no more.  
As sprang that yellow star from downy hours  
Up rose the maiden from her shrine of flowers,  
And bent o'er sheeny mountains and dim plain  
Her way, but left not yet her Therasaeon reign.*

## Part II

*High on a mountain of enamell'd head -  
Such as the drowsy shepherd on his bed*

*Of giant pasturage lying at his ease,  
Raising his heavy eyelid, starts and sees  
With many a mutter'd "hope to be forgiven"  
What time the moon is quadrated in Heaven -  
Of rosy head that, towering far away  
Into the sunlit ether, caught the ray  
Of sunken suns at eve - at noon of night,  
While the moon danc'd with the fair stranger light -  
Uprear'd upon such height arose a pile  
Of gorgeous columns on th' unburthen'd air,  
Flashing from Parian marble that twin smile  
Far down upon the wave that sparkled there,  
And nursled the young mountain in its lair.  
Of molten stars their pavement, such as fall  
Thro' the ebon air, besilvering the pall  
Of their own dissolution, while they die -  
Adorning then the dwellings of the sky.  
A dome, by linked light from Heaven let down,  
Sat gently on these columns as a crown -  
A window of one circular diamond, there,  
Look'd out above into the purple air,  
And rays from God shot down that meteor chain  
And hallow'd all the beauty twice again,  
Save, when, between th' empyrean and that ring,  
Some eager spirit Flapp'd his dusky wing.  
But on the pillars Seraph eyes have seen  
The dimness of this world : that greyish green  
That Nature loves the best Beauty's grave  
Lurk'd in each cornice, round each architrave -  
And every sculptur'd cherub thereabout  
That from his marble dwelling peered out,  
Seem'd earthly in the shadow of his niche -  
Achaian statues in a world so rich !  
Friezes from Tadmor and Persepolis -  
From Balbec, and the stilly, clear abyss  
Of beautiful Gomorrah ! O, the wave  
Is now upon thee - but too late to save !*

*Sound loves to revel in a summer night :  
Witness the murmur of the grey twilight  
That stole upon the ear, in Eyraco,  
Of many a wild star-gazer long ago -  
That stealeth ever on the ear of him  
Who, musing, gazeth on the distance dim,  
And sees the darkness coming as a cloud -  
Is not its form - its voice - most palpable and loud?*

*But what is this?- it cometh, and it brings  
A music with it - 'tis the rush of wings -  
A pause - and then a sweeping, falling strain  
And Nesace is in her halls again.  
From the wild energy of wanton haste  
Her cheeks were flushing, and her lips apart ;*



*And zone that clung around her gentle waist  
Had burst beneath the heaving of her heart.  
Within the centre of that hall to breathe,  
She paused and panted, Zante ! all beneath,  
The fairy light that kiss'd her golden hair  
And long'd to rest, yet could but sparkle there.*

*Young flowers were whispering in melody  
To happy flowers that night - and tree to tree ;  
Fountains were gushing music as they fell  
In many a star-lit grove, or moon-lit dell ;  
Yet silence came upon material things -  
Fair flowers, bright waterfalls and angel wings -  
And sound alone that from the spirit sprang  
Bore burthen to the charm the maiden sang :*

*"Neath the blue-bell or streamer -  
Or tufted wild spray  
That keeps, from the dreamer,  
The moonbeam away -  
Bright beings ! that ponder,  
With half closing eyes,  
On the stars which your wonder  
Hath drawn from the skies,  
Till they glance thro' the shade, and  
Come down to your brow  
Like-eyes of the maiden  
Who calls on you now -  
Arise ! from your dreaming  
In violet bowers,  
To duty beseeming  
These star-litten hours -  
And shake from your tresses  
Encumber'd with dew  
The breath of those kisses  
That cumber them too -  
(O ! how, without you, Love !  
Could angels be blest?)  
Those kisses of true Love  
That lull'd ye to rest !  
Up ! - shake from your wing  
Each hindering thing :  
The dew of the night -  
It would weigh down your flight  
And true love caresses -  
O, leave them apart !  
They are light on the tresses,  
But lead on the heart.*

*Ligeia ! Ligeia !  
My beautiful one !  
Whose harshest idea  
Will to melody run,*

O ! is it thy will  
    On the breezes to toss?  
Or, capriciously still,  
    Like the lone Albatros,  
Incumbent on night  
    (As she on the air)  
To keep watch with delight  
    On the harmony there?

Ligeia ! wherever  
    Thy image may be,  
No magic shall sever  
    Thy music from thee.  
Thou hast bound many eyes  
    In a dreamy sleep -  
But the strains still arise  
    Which thy vigilance keep -  
The sound of the rain,  
    Which leaps down to the flower -  
And dances again  
    In the rhythm of the shower -  
The murmur that springs  
    From the growing of grass  
Are the music of things -  
    But are modell'd, alas ! -  
Away, then, my dearest,  
    Oh ! hie thee away  
To the springs that lie clearest  
    Beneath the moon-ray -  
To lone lake that smiles,  
    In its dream of deep rest,  
At the many star-isles  
    That enjewel its breast -  
Where wild flowers, creeping,  
    Have mingled their shade,  
On its margin is sleeping  
    Full many a maid -  
Some have left the cool glade, and  
    Have slept with the bee -  
Arouse them, my maiden,  
    On moorland and lea -  
Go ! breathe on their slumber,  
    All softly in ear,  
Thy musical number  
    They slumbered to hear -  
For what can awaken  
    An angel so soon,  
Whose sleep hath been taken  
    Beneath the cold moon,  
As the spell which no slumber  
    Of witchery may test,  
The rhythmical number  
    Which lull'd him to rest?"

*Spirits in wing, and angels to the view,  
 A thousand seraphs burst th' Empyrean thro',  
 Young dreams still hovering on their drowsy flight -  
 Seraphs in all but "Knowledge," the keen light  
 That fell, refracted, thro' thy bounds, afar,  
 O Death ! from eye of God upon that star :  
 Sweet was that error - sweeter still that death -  
 Sweet was that error - even with us the breath  
 Of Science dims the mirror of our joy -  
 To them 'twere the Simoom, and would destroy -  
 For what (to them) availeth it to know  
 That Truth is Falsehood - or that Bliss is Woe?  
 Sweet was their death - with them to die was rife  
 With the last ecstasy of satiate life -  
 Beyond that death no immortality -  
 But sleep that pondereth and is not "to be" ! -  
 And there - oh ! may my weary spirit dwell -  
 Apart from Heaven's Eternity - and yet how far from Hell !  
 What guilty spirit, in what shrubby dim,  
 Heard not the stirring summons of that hymn?  
 But two : they fell : for Heaven no grace imparts  
 To those who hear not for their beating hearts.  
 A maiden-angel and her seraph-lover -  
 O ! where (and ye may seek the wide skies over)  
 Was Love, the blind, near sober Duty known?  
 Unguided Love hath fallen - 'mid "tears of perfect moan".  
 He was a goodly spirit - he who fell :  
 A wanderer by moss-y-mantled well -  
 A gazer on the lights that shine above -  
 A dreamer in the moonbeam by his love :  
 What wonder? for each star is eye-like there,  
 And looks so sweetly down on Beauty's hair -  
 And they, and ev'ry mossy spring were holy  
 To his love-haunted heart and melancholy.  
 The night had found (to him a night of woe)  
 Upon a mountain crag, young Angelo -  
 Beetling it bends athwart the solemn sky,  
 And scowls on starry worlds that down beneath it lie.  
 Here sat he with his love - his dark eye bent  
 With eagle gaze along the firmament :  
 Now turn'd it upon her - but ever then  
 It trembled to the orb of EARTH again.*

*"Ilanthe, dearest, see - how dim that ray !  
 How lovely 'tis to look so far away !  
 She seem'd not thus upon that autumn eve  
 I left her gorgeous halls - nor mourn'd to leave.  
 That eve - that eve - I should remember well -  
 The sun-ray dropp'd in Lemnos, with a spell  
 On th' arabesque carving of a gilded hall  
 Wherein I sate, and on the draped wall -  
 And on my eyelids - O the heavy light !*

*How drowsily it weigh'd them into night !  
On flowers, before, and mist, and love they ran  
With Persian Saadi in his Gulistan :  
But O that light ! - I slumber'd - Death, the while,  
Stole o'er my senses in that lovely isle  
So softly that no single silken hair  
Awoke that slept - or knew that he was there.*

*"The last spot of Earth's orb I trod upon  
Was a proud temple call'd the Parthenon ;  
More beauty clung around her column'd wall  
Than ev'n thy glowing bosom beats withal,  
And when old Time my wing did disenthral  
Thence sprang I - as the eagle from his tower,  
And years I left behind me in an hour.  
What time upon her airy bounds I hung,  
One half the garden of her globe was flung  
Unrolling as a chart unto my view -  
Tenantless cities of the desert too !  
lanthe, beauty crowded on me then,  
And half I wish'd to be again of men".*

*"My Angelo ! and why of them to be?  
A brighter dwelling-place is here for thee -  
And greener fields than in yon world above,  
And woman's loveliness - and passionate love".*

*"But, list, lanthe ! when the air so soft  
Fail'd, as my pennon'd spirit leapt aloft,  
Perhaps my brain grew dizzy - but the world  
I left so late was into chaos hurl'd -  
Sprang from her station, on the winds apart.  
And roll'd, a flame, the fiery Heaven athwart.  
Methought, my sweet one, then I ceased to soar  
And fell - not swiftly as I rose before,  
But with a downward, tremulous motion thro'  
Light, brazen rays, this golden star unto !  
Nor long the measure of my falling hours,  
For nearest of all stars was thine to ours -  
Dread star ! that came, amid a night of mirth,  
A red Daedalion on the timid Earth".*

*"We came - and to thy Earth - but not to us  
Be given our lady's bidding to discuss :  
We came, my love ; around, above, below,  
Gay fire-fly of the night we come and go,  
Nor ask a reason save the angel-nod  
She grants to us, as granted by her God -  
But, Angelo, than thine grey Time unfurl'd  
Never his fairy wing O'er fairier world !  
Dim was its little disk, and angel eyes  
Alone could see the phantom in the skies,  
When first Al Aaraaf knew her course to be*

*Headlong thitherward o'er the starry sea -  
But when its glory swell'd upon the sky,  
As glowing Beauty's bust beneath man's eye,  
We paused before the heritage of men,  
And thy star trembled - as doth Beauty then !"*

*Thus, in discourse, the lovers whiled away  
The night that waned and waned and brought no day.  
They fell : for Heaven to them no hope imparts  
Who hear not for the beating of their hearts.*

### Traduction

*Al Aaraaf*

#### Première partie

*Ô, rien de terrestre sinon le rayonnement  
(Réfléchi par les fleurs) de l'oeil de la beauté,  
Comme dans ces jardins où le jour  
Jaillit des gemmes de Circassie.  
Ô, rien de terrestre sinon le frémissement  
Des mélodies d'un ruisseau dans les bois,  
Ou (musique des coeurs passionnés)  
Les accents de la joie qui s'est enfuie, si paisiblement  
Que, comme le murmure qui sourd d'un coquillage,  
Son écho demeure et demeurera.  
Ô, rien de ces scories qui sont les nôtres !  
Et pourtant, toute la beauté, toutes les fleurs  
Qui plaisent à notre amour et parent nos tonnelles,  
Décorent ce monde lointain, lointain,  
Cette étoile errante.*

*C'était une douce époque pour Nésace, car là  
Son royaume s'étendait, nonchalant, sur l'air doré,  
Près de quatre soleils étincelants, hâvre éphémère,  
Oasis au désert des bienheureux.  
Au loin, au loin, parmi des mers de rayons qui roulent  
Une splendeur empyréenne sur l'âme délivrée,  
Âme qui peut à peine (tant les lames sont denses)  
S'efforcer d'atteindre à son éminence assignée.  
De temps à autre Nésace volait vers des sphères lointaines,  
Et vint récemment visiter la nôtre que Dieu a distinguée.  
Mais, maintenant, souveraine d'un royaume ancré,  
Elle jette au loin son sceptre, abandonne la barre  
Et, parmi les encens et la solennité des hymnes spirituels,  
Elle baigne dans la lumière quadruple ses membres angéliques.  
Désormais, la plus heureuse, la plus charmante sur cette Terre charmante,  
Où naquit "l'Idée de Beauté",  
(Tombant en guirlandes parmi les étoiles surprises,  
Comme une chevelure de femme parmi les perles, jusqu'à ce qu'au loin,  
Elle se posât sur les collines achéennes et y demeurât),  
Elle plongea le regard dans l'Infini, et se mit à genoux.*

*De somptueux nuages en guise de dais s'enroulaient au-dessus d'elle  
Justes emblèmes du modèle de son monde,  
Perçus en la seule beauté, ne contrariaient pas la vue  
De la beauté autre qui scintille à travers la lumière,  
Guirlande qui enlaçait chaque forme étoilée  
Et liait tout l'air opalin dans la couleur.*

*En toute hâte elle s'agenouilla sur un lit  
De fleurs ; de lis pareils à ceux qui dressaient la tête  
Sur le beau Cap Deucate et jaillissaient  
Si impétueusement alentour pour s'attacher  
Aux pas agiles, orgueil profond !  
De celle qui aima un mortel et en mourut.  
La Séphalique, bourgeonnante de jeunes abeilles,  
Hissait à ses genoux sa tige pourpre :  
Et ce joyau, la fleur mal nommée de Trébizonde,  
Compagne des étoiles les plus hautes, où, jadis,  
Elle faisait pâlir tout autre charme : sa rosée de miel,  
(Le nectar fabuleux connu des païens)  
Douce jusqu'au délire, s'égoutta du Ciel  
Et tomba sur les jardins de ceux que n'avait point touché le pardon  
À Trébizonde, et sur une fleur de soleil,  
Si semblable à la sienne, là-haut, qu'à cette heure  
Elle demeure, torturant l'abeille  
De folie et des rêveries insolites :  
Au ciel, et dans ses environs, la feuille  
Et la fleur dans la plante féerique, inconsolées,  
S'attardent dans le chagrin, chagrin qui courbe sa tête,  
Repentir de folies depuis longtemps enfuies,  
Offrant sa blanche poitrine à l'air embaumé,  
Comme la beauté coupable, châtiée, mais plus belle :  
La nyctanthe aussi, sacrée comme la lumière  
Qu'elle craint de parfumer en parfumant la nuit :  
Et la clytie pensive entre maints soleils,  
Des larmes de colère roulant sur ses pétales :  
Et cette fleur ambitieuse qui jaillit sur Terre  
Et mourut, à peine venue à la vie,  
Faisant éclater son cœur odorant pour s'envoler, en esprit,  
Du jardin d'un roi, vers le ciel :  
Et le lotus valisnérien dont le vol s'est achevé là,  
Au sortir de sa lutte avec les eaux du Rhône :  
Et ton parfum pourpre, suprême enchantement, Ô, Zante !  
Isota d'oro ! Fior di Levante !  
Et le bouton de nénulme qui flotte à tout jamais  
Avec le Cupidon indien au fil du fleuve sacré  
Belle fleurs, fleurs féeriques ! à qui est confié le soin  
De porter aux cieux, sous forme de parfums, le chant de la Déesse :*

*"Esprit qui demeure là  
Où, dans le ciel profond,  
Le terrible et le beau  
Rivalisent de beauté !  
Au-delà de la ligne bleutée.*

La frontière de l'étoile  
 Qui se détourne, à la vue  
 De ta barrière et de ta barre,  
 De la barrière franchie  
 Par les comètes qui furent chassées  
 De leur orgueil et de leur trône,  
 Pour être à tout jamais serviles  
 Pour porter le feu  
 (Le rouge feu de leur coeur),  
 Vouées à une vitesse immuable  
 Et à une douleur pérenne  
 Esprit qui vis, cela nous le savons,  
 Dans l'Éternité, nous le sentons,  
 Mais l'ombre de ton front,  
 Quel esprit la révélera ?  
 Quoique les créatures que ta Nésace,  
 Ta messagère, a connues,  
 Aient rêvé pour ton infinité  
 Un modèle à leur mesure,  
 Ta volonté est faite, ô Dieu !  
 L'étoile a parcouru le ciel, là-haut,  
 À travers maintes tempêtes, mais elle se déplaçait  
 Sous ton oeil de feu ;  
 Ici, c'est à toi, en pensée,  
 Pensée qui, seule,  
 Peut gravir ton empire et  
 Partager ton trône ;  
 C'est à toi, par la Fantaisie allée,  
 Que mon ambassade est donnée,  
 Jusqu'à ce que le secret devienne connaissance  
 Dans les environs du Ciel".

Elle se tut et, confuse, enfouit alors sa joue brûlante  
 Dans les lis, pour y chercher  
 Abri contre la ferveur de Son oeil ;  
 Car les étoiles tremblaient devant la Divinité.  
 Elle était immobile ; elle retenait son souffle car une voix  
 Ô combien solennelle, emplissait l'air calme !  
 Un son du silence, à l'oreille surprise,  
 Que les poètes rêveurs nomment "la musique des sphères" !  
 Notre monde est un monde de mots : nous appelons le calme  
 "Silence", qui est le mot le plus simple de tous.  
 Toute la Nature parle, et même les choses idéales  
 Font jaillir des sons ténébreux de leurs ailes visionnaires  
 Mais ah ! il n'en est pas de même, lorsqu'ainsi, aux royaumes d'en haut,  
 Passe l'éternelle voix de Dieu,  
 Et que les vents rouges se flétrissent dans le Ciel !

"Bien que tu appartiennes à des mondes qui parcourent des cycles invisibles,  
 Liés à un pauvre système et à un seul soleil  
 Où tout amour de moi est folie et où la foule  
 Pense encore que mes terreurs ne sont que nuage de foudre,  
 Orage, tremblement de terre et fureur de l'Océan

*(Ah ! m'affronteront-ils en mon pire courroux?)  
Bien que tu appartiennes à des mondes qui n'ont qu'un seul soleil  
Où les sables du Temps s'assombrissent en s'écoulant,  
Tienne, cependant, est ma splendeur, que je t'ai donnée  
Pour porter mes secrets à travers le Ciel supérieur.  
Laisse ta maison de cristal inhabitée et vole,  
Avec toute ta suite, à travers le ciel lunaire.  
Dispersez-vous, comme les lucioles dans la nuit sicilienne,  
Et va porter sur tes ailes, à des mondes autres, une lumière autre !  
Divulgue les secrets de ton ambassade  
Aux astres orgueilleux qui scintillent, et sois ainsi,  
Pour chaque coeur, barrière et interdit,  
De peur que les étoiles ne chancellent sous la culpabilité de l'homme !"*

*La vierge se leva dans la nuit blonde,  
Dans le soir éclairé par une seule lune ! Sur terre nous donnons  
Notre foi à un seul amour, nous adorons une seule lune,  
Le lieu de naissance de la jeune Beauté n'en avait pas davantage.  
Au moment où l'étoile blonde jaillissait des heures duveteuses,  
La vierge se leva de son sanctuaire de fleurs,  
Elle s'engagea dans la montagne miroitante et la sombre plaine  
Mais sans quitter encore son royaume théraséen.*

## Deuxième partie

*Tout en haut d'une montagne couronnée d'email  
Pareille à celle que le berger somnolant, reposant à l'aise  
Sur sa couche de géant pâturage,  
Levant sa lourde paupière, tressaille de voir,  
Murmurant maintes fois son "espoir de pardon",  
À l'heure où la lune est déjà quadrante dans le ciel  
Tout au haut d'une montagne au front rose qui, se dressant au loin  
Dans l'éther baigné de soleil, a retenu,  
Le soir, le rayon des soleils noyés, au minuit,  
Tandis que la lune dansait avec la belle clarté plus étrange,  
Se dressait, sur cette hauteur, un édifice  
Aux colonnes resplendissantes sur l'air allégé,  
Dont le marbre parien reflétait ce sourire jumeau  
Jusqu'à la vague qui étincelait là-bas,  
Et nourrissait la jeune montagne dans son gîte.  
D'étoiles fondues était leur base, comme celles qui tombent  
Dans l'air d'ébène, semant d'argent le poêle mortuaire  
De leur propre dissolution, tandis qu'elles agonisent,  
Ornant alors les demeures du ciel.  
Un dôme, descendu du ciel par des liens de lumière,  
Faisait à ces colonnes une couronne légère.  
Une fenêtre ronde taillée dans un seul diamant,  
Ouvrait, là-haut, sur l'air pourpre,  
Et des rayons issus de Dieu fulguraient du haut en bas de cette chaîne de  
météores,*

*Sanctifiant deux fois encore cette Beauté,  
Sauf lorsque, entre l'Empyrée et cet anneau,  
Quelque esprit ardent faisait battre son aile crépusculaire.*



*Mais, sur les piliers, des yeux de Séraphin ont vu  
L'obscurité de ce monde : ce vert grisâtre,  
Que la Nature choisit pour la tombe de la Beauté,  
Se cachait dans chaque corniche, autour de chaque architrave  
Et chaque chérubin sculpté,  
Qui guettait de sa demeure de marbre,  
Paraissait terrestre dans l'ombre de sa niche  
Statues achéennes dans un monde si riche?  
Frises de Tadmor et de Persépolis  
De Balbec et du tranquille et clair abîme  
De la belle Gomorrhe ! Oh, la vague  
Est sur toi maintenant, mais trop tard pour te sauver !*

*Le son aime à se réjouir dans une nuit d'été :  
Témoin le murmure du crépuscule gris  
Qui, jadis, en Eyraco, se glissa jusqu'à l'oreille  
De maint contemplateur d'étoiles, éperdu,  
Et se glisse encore jusqu'à l'oreille de  
Qui, dans sa rêverie, contemple les lointains obscurcis,  
Et voit les ténèbres monter comme un nuage.  
La forme, la voix des ténèbres, ne sont-elles pas des plus palpables et des plus  
fortes ?*

*Mais qu'est ceci ? Cela vient et apporte  
Avec soi une musique, c'est un bruissement d'ailes,  
Une pause, puis l'élan et la chute d'une harmonie,  
Et voici Nésace à nouveau dans son palais.  
La farouche énergie d'une hâte éperdue  
A empourpré ses joues et entrouvert ses lèvres ;  
La ceinture qui enserrait son aimable taille  
Avait cédé sous la pression de son coeur en émoi.  
Au centre du palais, pour reprendre son souffle  
Elle s'arrêta, Ô Zante, haletante, au sein  
D'une lumière féerique qui baisait ses cheveux d'or  
Et y éclatait malgré son désir d'y seulement reposer !*

*Cette nuit-là les jeunes fleurs chuchotaient leur mélodie  
Aux fleurs heureuses, et les arbres aux arbres ;  
Les fontaines versaient de la musique en retombant  
Dans maint bois éclairé par les étoiles et maint vallon baigné de lune ;  
Et pourtant le silence descendait sur les choses matérielles,  
Sur les belles fleurs, les cascades étincelantes et les ailes d'ange,  
Seul le son qui de l'esprit jaillissait  
Accompagnait le charme que chantait la jeune fille :*

*"Sous la campanule ou la guirlande,  
Sous les touffes de ramille sauvage  
Qui abritent le rêveur  
Du rayon de la lune,  
Être de lumière ! qui méditez,  
Les yeux mi-clos,  
Sur les étoiles que votre étonnement  
A tirées des cieux,*

*Jusqu'à ce qu'elles percent l'ombre, et  
Descendent sur votre front  
Comme les yeux de la jeune fille  
Qui maintenant vous appelle,  
Levez-vous ! arrachez-vous à vos rêves  
Dans les nids de violettes !  
Au devoir consacrez, comme il se doit,  
Ces heures éclairées par les étoiles.  
Secouez de vos tresses  
Alourdies par la rosée  
Le souffle de ces baisers  
Qui les alourdissent aussi  
(Ah ! comment, sans toi, Amour !  
Les anges pourraient-ils être bienheureux ?)  
Ces baisers de l'amour vrai  
Qui vous ont bercés et endormis !  
Debout ! secouez de vos ailes  
Tout ce qui les entrave :  
La rosée de la nuit ;  
Elle appesantirait votre vol ;  
Et les caresses du véritable amour ;  
Ah ! il faut les abandonner !  
Légères sur la chevelure,  
Elles sont de plomb pour le coeur.*

*Ligeia ! Ligeia !  
Ma belle Ligeia !  
Dont l'idée la plus discordante  
Se résout en mélodie,  
Ah, ta volonté est-elle  
D'être portée par les brises ?  
Ô, capricieusement immobile,  
Comme le solitaire albatros,  
Posée sur la nuit  
(Comme lui sur l'air)  
De veiller, ravie,  
Sur l'harmonie qui est là-bas ?*

*Ligeia ! où que soit  
Ton image,  
Aucune magie ne séparera jamais  
Ta musique de toi.  
Tu as fermé bien des yeux  
Sur un sommeil riche de rêves,  
Mais les chants s'élèvent encore  
Sous ta seule vigilance.  
Le bruit de la pluie  
Qui, d'un bond, choit sur la fleur,  
Et danse encore,  
Au rythme de l'ondée,  
Le murmure qui s'élève  
De la croissance de l'herbe  
Sont la musique des choses.*

Mais hélas, ce ne sont qu'imitations !  
 Va ! ma chérie,  
 Va donc, hâte-toi !  
 Vers les sources très claires qui reposent  
 Sous le rayon de la lune,  
 Vers le lac solitaire qui sourit,  
 Dans son rêve de repos profond,  
 Aux innombrables îles-étoiles  
 Qui parent son sein de joyaux,  
 Là ou les fleurs sauvages, qui rampent,  
 Ont mêlé leur ombre.  
 Sur le bord du lac dorment  
 Maintes jeunes filles,  
 Quelques-unes ont quitté la fraîche clairière, et  
 Se sont endormies avec l'abeille.  
 Éveille-les, ma mie, par les landes et les prés.  
 Va ! exhale sur leur sommeil,  
 Tout doucement à leur oreille,  
 La mélodie  
 Qu'elles attendaient de leur sommeil.  
 En vérité, qu'est-ce qui peut éveiller un ange  
 Qui s'est assoupi  
 Sous la froide lune, mieux  
 Que cet enchantement, aucun sommeil,  
 Fût-elle maléfice, ne peut le vaincre,  
 Cette mélodie rythmique  
 Qui l'a bercé et endormi? "

Esprits doués d'ailes, et anges en apparence,  
 Mille séraphins jaillirent à travers l'Empyrée,  
 Jeunes rêves planant, tout somnolents encore,  
 Séraphins en tout sauf en "Savoir", cette lumière pénétrante,  
 Tombait, réfractée au loin par tes frontières,  
 Ô Mort ! de l'oeil de Dieu sur cette étoile :  
 Douce était cette erreur, plus douce encore cette mort  
 Douce était cette erreur, même parmi nous, l'haleine  
 De la Science ternit le miroir de notre joie.  
 Pour eux, ce serait un simoun destructeur  
 Car de quelle utilité leur est-il (à eux) de savoir  
 Que la Vérité est Fausseté ou la Félicité, Malheur?  
 Douce était leur mort ; mourir pour eux était riche  
 De l'extase dernière d'une vie assouvie.  
 Nulle immortalité par-delà cette mort,  
 Mais un sommeil méditatif et qui n'est pas "être"  
 En ce lieu, ah ! puisse mon esprit lassé y séjourner  
 Hors de l'Éternité du Ciel, et cependant si loin de l'Enfer !  
 Quel esprit coupable, en quel sombre bosquet,  
 N'a pas entendu les appels émouvants de cet hymne?  
 Deux seulement ; ils ont chu : car le Ciel n'accorde nulle grâce  
 À ceux que le battement de leur coeur rend sourds.  
 Une vierge angélique et un séraphin, son amant.  
 Oh ! en quel lieu (vous pouvez explorer les vastes cieux)  
 L'Amour, cet aveugle, fut-il jamais vu aux côtés du sobre Devoir?

*L'Amour sans guide a chu, parmi "les larmes d'une plainte parfaite".  
C'était un esprit bon, celui qui chut :  
Il errait auprès du puits drapé de mousse,  
Il contemplait les lumières qui brillent là-haut,  
Il rêvait sous le rayon de la lune auprès de son amour.  
Faut-il s'en étonner? Car chaque étoile là-bas est comme un oeil  
Et pose un regard si doux sur les cheveux de la Beauté,  
Et ces étoiles, et chaque source moussue, étaient sacrées  
Pour son coeur hanté d'amour et sa mélancolie.  
La nuit avait trouvé (nuit de malheur pour lui),  
Sur une roche de la montagne, le jeune Angelo,  
La ligne oblique de la roche barre le ciel solennel ;  
Elle menace les mondes étoilés qu'elle domine.  
C'est là qu'il se tenait, avec son amour, son oeil sombre tourné,  
Avec un regard d'aigle, sur le firmament :  
Un instant il porte son regard sur elle, mais, toujours  
Tremblant, il est ramené à l'orbe de la TERRE.*

*"lanthe, très chère lanthe, regarde ! Comme ce rayon est faible !  
N'est-il pas enchanteur de plonger aussi loin le regard?  
La Terre paraissait autre, ce soir d'automne  
Où j'ai quitté ses palais somptueux, sans pleurer mon départ.  
Ce soir, ce soir-là, comment ne point m'en souvenir ?  
À Lemnos, le rayon du soleil tombait, comme un charme magique,  
Sur les arabesques gravées d'une salle dorée  
Où je me tenais, et sur les draperies aux murs ;  
Et sur mes paupières, ô la pesante lumière !  
De quel poids elle les entraîna, engourdies, dans la nuit !  
À mon regard jadis, s'offraient les fleurs et la brume et l'amour,  
En compagnie de Saadi, le Persan, dans son Gulistan :  
Mais, ah, cette lumière ! - Je m'assoupis. La Mort, cependant,  
Envahit mes sens dans cette île enchanteresse,  
Si doucement que nul cheveu soyeux  
Ne s'éveilla ; ou sut qu'elle était là.*

*Le dernier endroit de l'orbe terrestre que je foulai  
Était un temple altier appelé le Parthénon.  
Plus de Beauté s'attachait à ses murs et à ses colonnes  
Que n'en recèle même ton sein brûlant.  
Et quand le vieux Temps délia mon aile  
C'est de là que je m'élançai, comme l'aigle de sa tour,  
Et en une heure, je laissai des années derrière moi.  
Dans le temps que je passais sur ses limites aériennes,  
Une moitié du jardin de son globe fut déroulé  
Sous mes yeux comme une carte  
Jusqu'aux cités inhabitées du désert !  
lanthe, la Beauté m'assaillit alors,  
Et je désirai à demi être à nouveau de la race des hommes."*

*"Mon Angelo ! pourquoi être l'un d'entre eux?  
Tu trouves ici une demeure plus brillante,  
Des champs plus verts que dans ce monde là-haut,  
Et les enchantements d'une femme, et l'amour passionné."*

*"Mais, écoute, ô lanthe ! Quand l'air si doux  
Fit défaut, tandis que mon esprit ailé s'envolait,  
Mon cerveau, peut-être, fut pris de vertige, mais le monde  
Que je venais de quitter fut précipité dans le chaos.  
Il jaillit de sa place, dispersé aux vents,  
Et roula, comme une flamme, à travers les Cieux embrasés.  
Il me parut, mon aimée, que je cessai alors de voler,  
Que je tombais, non point du mouvement rapide par lequel je m'élevais  
naguère,*

*Mais par saccades à travers  
La lumière et ses rayons d'airain, vers cette étoile d'or !  
Brève fut la mesure de mes heures de chute,  
Car, de toutes les étoiles, la plus proche de la nôtre était la tienne.  
Terrible étoile ! elle vint, par une nuit d'allégresse,  
Daedalion rouge sur la Terre effarouchée.*

*Oui, nous vînmes jusqu'à ta Terre, mais ce n'est pas à nous  
Qu'il appartient de discuter les commandements de notre dame.  
Nous vînmes, mon amour : tout autour, au-dessus, au-dessous,  
Gaies lucioles de la nuit, nous allons et venons,  
Sans demander la raison de rien, au-delà du salut angélique  
Qu'Elle nous accorde, comme l'accorde son Dieu.  
Mais Angelo, jamais le Temps chenu n'a déployé  
Son aile féerique sur un monde plus féerique que le tien !  
Sombre était son disque minuscule, et des yeux d'anges  
Pouvaient seuls voir le fantôme dans les cieux,  
Quand Al Aaraaf apprit que sa course la menait  
Tout droit, au-dessus de la mer étoilée, vers ce monde.  
Mais, quand sa splendeur envahit le ciel,  
Comme le buste ardent de la Beauté sous l'oeil de l'homme,  
Nous fîmes halte devant l'héritage des hommes,  
Et ton étoile frissonna, comme le fait alors la Beauté !"*

*Ainsi, en paroles, les amants usèrent-ils la nuit.  
La nuit qui pâlisait et pâlisait sans enfanter le jour.  
Ils tombèrent : car le ciel n'accorde nul espoir  
À ceux que le battement de leur coeur rend sourds.*

### Commentaire

Le poème fut inspiré par la découverte, par Tycho Brahé, en 1572, d'une supernova qui fut visible pendant environ dix-sept mois. Poe, qui contemplait les étoiles par le télescope de la maison de John Allan, en fit Al Aaraaf (en arabe الأعراف), une étoile qui se trouvait entre le paradis et l'enfer, où les gens qui n'avaient été ni particulièrement bons ni particulièrement méchants avaient à séjourner jusqu'à ce que Dieu leur accorde son pardon et les laisse entrer au paradis, comme cela est indiqué dans la sourate 7 du Coran.

Dans la première partie du poème, Dieu commande à Nesace, l'esprit de la Beauté, de faire parvenir un message aux « autres mondes ». Nesace éveille l'ange Ligeia et lui demande d'éveiller les mille autres séraphins pour réaliser le voeu de Dieu. Deux âmes, cependant, ne répondent pas : l'ange féminin lanthe et son amoureux, Angelo, qui décrit sa mort sur la Terre et le vol de son esprit jusqu'à Al Aaraaf. La défection de lanthe et d'Angelo fait que Dieu ne leur permet pas d'accéder au ciel.

Le poème met en relief trois éléments : les relations entre l'Homme et Dieu dans l'au-delà, la situation critique des gens d'Al Aaraaf et le conflit entre l'amour idéal et le devoir. Il mêle des faits historiques ou religieux à des souvenirs (le goût de l'astronomie, les paysages de l'île Sullivan) et à des éléments de l'imagination de Poe. Y domine l'influence de Shelley.

Cet essai avorté de poésie épique est souvent incohérent mais présente quelques belles parties de poésie.

Poe en fit le principal poème dans son recueil de 1829 *'Al Aaraaf, Tamerlane, and minor poems'*. Il lui apporta alors quelque attention du public. Ce fut la seule fois qu'il le publia. Mais c'est aujourd'hui une de ses oeuvres les plus renommées.

« Al Aaraaf » fut, entre 1928 et 1952, utilisé comme pseudonyme par l'artiste de Glasgow Hannah Frank. Le nom apparut dans le titre du dernier chapitre du roman de Bob Dylan, *"Tarantula"* (1966).

---

### ***'Sonnet to science'***

(1829)

*Science ! true daughter of Old Time thou art !  
Who alterest all things with thy peering eyes.  
Why preyest thou thus upon the poet's heart,  
Vulture, whose wings are dull realities?*

*How should he love thee? or how deem thee wise,  
Who wouldst not leave him in his wandering  
To seek for treasure in the jewelled skies,  
Albeit he soared with an undaunted wing?*

*Hast thou not dragged Diana from her car?  
And driven the Hamadryad from the wood  
To seek a shelter in some happier star?*

*Hast thou not torn the Naiad from her flood,  
The Elfin from the green grass, and from me  
The summer dream beneath the tamarind tree?*

### Traduction

#### *Sonnet à la science*

*Science ! tu es la vraie fille du Vieux Temps !  
Qui changes toutes choses de ton oeil scrutateur.  
Pourquoi fais-tu ainsi ta proie du coeur du poète,  
Vautour dont les ailes sont de ternes réalités?*

*Comment pourrait-il t'aimer? ou te juger sage,  
Toi qui ne le laisserais point, dans son errance  
Chercher un trésor dans les cieux parés de bijoux,  
Bien qu'il y soit monté d'une aile indomptée?*

*N'as-tu pas arraché Diane à son char?  
Et chassé du bois l'Hamadryade  
Pour qu'elle cherche un refuge dans quelque étoile plus heureuse?*

*N'as-tu pas arraché la Naiade de son flot,*

*L'Elfe du vert gazon, et de moi  
Le rêve d'été sous le tamarin?*

Commentaire

Dans ce traditionnel sonnet anglais de quatorze vers, Poe affirma que la science est l'ennemie du poète parce qu'elle dissipe les mystères du monde. Il était inquiet de la récente expansion de la science moderne et de sa possible destruction des croyances spirituelles. On a aussi interprété le poème comme un hymne au principe maternel opposé au père détesté.

---

***"To Helen"***

(1831)

*Helen, thy beauty is to me  
Like those Nicéan barks of yore,  
That gently, o'er a perfumed sea,  
The weary, way-worn wanderer bore  
To his own native shore.*

*On desperate seas long wont to roam,  
Thy hyacinth hair, thy classic face,  
Thy Naiad airs have brought me home  
To the glory that was Greece,  
And the grandeur that was Rome.*

*Lo ! in yon brilliant window-niche  
How statue-like I see thee stand,  
The agate lamp within thy hand !  
Ah, Psyche, from the regions which  
Are Holy-Land !*

Traduction

À Hélène

*Hélène, ta beauté est pour moi  
Comme ces barques nicéennes d'autrefois  
Qui, sur une mer parfumée, doucement  
Portaient le défat et le las voyageur  
À son rivage natal.*

*Par des mers désespérées habitué d'errer,  
Ta chevelure hyacinthe, ton classique visage,  
Tes airs de Naiade m'ont ramené chez moi,  
À la gloire que fut la Grèce  
Et à la grandeur qui fut Rome.*

*Là ! dans cette splendide niche vitrée,  
Telle une statue tu te tiens,  
La lampe d'agate en la main,  
Ah ! Psyché, venue de ces régions issue  
Qui sont Terre sainte !*

## Commentaire

Le poème fut inspiré à Poe par Jane Stith Stanard, la mère d'un camarade qui fut l'un de ses premiers amours, qui a pu le pousser à écrire de la poésie.

Il la compare au début à Hélène de Troie, qui fut considérée comme la quintessence de la beauté physique, puis à une « *Naiade* » (divinité des rivières et des sources), et, à la fin, à Psyché (mot qui, en grec, signifie « âme »), la quintessence de la beauté spirituelle, qui tenait « *la lampe d'agate* » quand elle découvrit l'identité d'Éros et est devenue une vraie déesse. Ainsi, la femme aimée est progressivement magnifiée. Le poète états-unien qualifie d'errance « *par des mers désespérées* » (pouvant ainsi se comparer à Ulysse) son existence en son pays, où il se considérait étranger, sa vie, ses valeurs et ses oeuvres différant de celles de ses collègues et compatriotes qui écrivaient sur la nature et sur des sujets optimistes. Il tient à se rattacher « *À la gloire que fut la Grèce / Et à la grandeur qui fut Rome* » (l'allitération en « g » ayant contribué à rendre mémorables ces vers qui sont souvent cités), les plus grandes civilisations de l'Antiquité, « *qui sont Terre sainte* » (terme communément réservé à la Palestine). La comparaison avec les « *barques nicéennes* » (de Nicée, ville de l'ancienne Bithynie) permet celle de la vie avec une navigation.

Le poème fut publié pour la première fois dans le recueil de 1831 '*Poems of Edgar A. Poe*'. Il le révisa en 1845 et le fit réimprimer en 1836 dans "The Southern literary messenger".

Le critique Lowell écrivit qu'il y a dans '*À Hélène*' « un parfum d'ambrosie » et que le poème ne déparerait pas l'*Anthologie grecque*".

Baudelaire remarqua « le faible américain, littérature trop jeune, pour le pastiche ». Mais il ajouta : « Il est vrai que par son rythme harmonieux et ses rimes sonores, cinq vers, deux masculines et trois féminines, [le poème] rappelle les heureuses tentatives du romantisme français. Mais on voit qu'Edgar Poe était encore bien loin de son excentrique et fulgurante destinée littéraire. » ('*Edgar Poe, sa vie et ses ouvrages*').

Pour Mallarmé, "ce sont des vers de la première jeunesse du poète. L'histoire est touchante et illustre la nature enfantine de Poe. Ces stances ont en elles une grâce et une symétrie de dessin que peu de poètes atteignent dans leur vie, et sont aptes à montrer ce qu'on ne peut exprimer que par ces mots contradictoires d'expérience innée. [...] Nous nommons ces vers le plus remarquable des poèmes d'adolescence, que nous ayons lu. Nous n'en savons aucun qu'on puisse lui comparer pour la maturité d'idées et l'intelligence exquise de la langue et du maître. »

---

### **"Lenore"**

(1831)

*Ah, broken is the golden bowl ! the spirit flown forever !  
Let the bell toll ! - a saintly soul floats on the Stygian river -  
And, Guy De Vere, hast thou no tear? - weep now or never more !  
See ! on yon drear and rigid bier low lies thy love, Lenore !  
Come ! let the burial rite be read -the funeral song be sung ! -  
An anthem for the queenliest dead that ever died so young -  
A dirge for her, the doubly dead in that she died so young.*

*"Wretches ! ye loved her for her wealth and hated her for her pride,  
And when she fell in feeble health, ye blessed her - that she died !  
How shall the ritual, then, be read? - the requiem how be sung  
By you - by yours, the evil eye, - by yours, the slanderous tongue  
That did to death the innocence that died, and died so young?"*

*Peccavimus ; but rave not thus ! and let a Sabbath song  
Go up to God so solemnly the dead may feel no wrong !  
The sweet Lenore hath "gone before," with Hope, that flew beside,*



*Leaving thee wild for the dear child that should have been thy bride -  
For her, the fair and debonnaire, that now so lowly lies,  
The life upon her yellow hair but not within her eyes -  
The life still there, upon her hair - the death upon her eyes.*

*Avant ! tonight my heart is light. No dirge will I upraise,  
But waft the angel on her flight with a paeon of old days !  
Let no bell toll ! -lest her sweet soul, amid its hallowed mirth,  
Should catch the note, as it doth float up from the damned Earth.  
To friends above, from fiends below, the indignant ghost is riven -  
From Hell unto a high estate far up within the Heaven -  
From grief and groan to a golden throne beside the King of Heaven."*

### Traduction

#### Lénoire

*Ah ! brisée est la coupe d'or ! l'esprit à jamais envolé !  
Que sonne le glas ! Une âme sainte flotte sur le fleuve stygien  
Et toi, Guy de Vere, n'as-tu pas de larmes ? pleure maintenant ou jamais plus !  
Vois ! là en-bas sur ta lugubre et rigide bière gît ton amour, Lénoire !  
Allons ! que l'office funéraire soit lu, que le chant funèbre se chante !  
Une antienne pour la morte la plus royale qui jamais soit morte si jeune,  
Un hymne pour elle, deux fois morte parce qu'elle est morte si jeune !*

*Misérables ! vous l'aimiez pour sa richesse et la haïssiez pour sa fierté,  
Et quand sa santé chancela, vous la bénissiez parce qu'elle mourait !  
Comment alors le rituel sera-t-il lu ? le requiem chanté  
Par vous, par toi, l'oeil mauvais, par toi, la langue calomnieuse,  
Qui menèrent à la mort l'innocence qui est morte, et qui est morte si jeune ?*

*Peccavimus ; mais ne délire pas ainsi ! et qu'un chant du sabbat  
Monte à Dieu si solennellement que la morte ne sente de mal !  
La douce Lénoire est "partie avant", avec l'espoir qui volait à son côté,  
Te laissant égaré parce que la chère enfant aurait dû être ton épouse,  
L'honnête et douce, qui maintenant gît si bas,  
La vie sur sa blonde chevelure, mais pas dans ses yeux,  
La vie encore là, sur sa chevelure, la mort dans ses yeux.*

*Partez ! ce soir mon coeur est léger. Je n'entonnerai pas d'hymne,  
Mais soutiendrai, dans son vol, l'ange d'un péan des vieux jours !  
Que ne tinte pas le glas ! de peur que sa douce âme, dans sa sainte allégresse,  
N'en saisisse la note, alors qu'elle plane sur la Terre maudite.  
Vers les amis d'en haut, des démons d'en-bas, le fantôme indigné s'arrache  
À l'Enfer, vers un haut domaine loin dans les Cieux,  
À la douleur et au gémissement, vers un trône d'or à côté du Roi des Cieux.*

### Commentaire

Lénoire serait Jane Stith Stanard, dont, alors qu'il était âgé de treize ans, Poe était tombé amoureux, qui lui avait confié sa peur de devenir folle et de mourir, qui mourut en effet en 1824. Son décès l'affectant grandement, il vint souvent lire sur sa tombe les vers qu'il avait composés pour elle, retrouvant dans son souvenir celui de sa mère morte. On a pu penser aussi que le poème fut une

façon pour Poe de supporter la douleur de la maladie de sa femme, Virginia. Mais le nom Lénore pourrait encore être une allusion à celui du frère de Poe, qui était mort récemment : William Henry Leonard.

Poétiquement, le nom « *Lénore* » (qui apparaît aussi dans “*Le corbeau*”, où on pense qu’il désigne une épouse défunte) met en valeur le son de la lettre « *L* », comme Poe l’a fait pour d’autres personnages féminins : Adeline, Annabel Lee, Eulalie, Ulalume, qui sont aussi de belles mortes, comme le sont, dans les nouvelles, Bérénice, Éléonora, Morella.

Dans le poème, qui traite du décorum qui convient pour veiller une jeune femme morte, Guy de Vere, le mari survivant, trouve inapproprié de la pleurer ; on doit plutôt célébrer son ascension à un nouveau monde. À la différence de la plupart des poèmes de Poe consacrés à des femmes mourantes, “*Lénore*” implique la possibilité de retrouvailles au paradis.

“*A pæan*” fut le titre original du poème qui parut dans le recueil de 1831, en ne comportant que onze quatrains, et le nom de Lénore n’étant pas mentionné. Il fut publié sous le titre de “*Lenore*” en février 1843 dans “*The pioneer*” (un périodique publié par le poète James Russel Lowell), le nom étant, selon toute apparence, introduit pour prêter au poème, comme au “*Corbeau*” plus tard, son effet de sonorité. Le poème connut plusieurs révisions, sa forme finale étant publiée dans le numéro du 16 août 1845 de “*The Broadway journal*” alors que Poe était son éditeur.

Roman Dirge écrivit un livre inspiré par le poème, mettant en scène les comiques mésaventures de Lénore, “*The cute little dead girl*”.

---

### **"The Coliseum"**

(1833)

*Type of the antique Rome ! Rich reliquary  
Of lofty contemplation left to Time  
By buried centuries of pomp and power !  
At length - at length - after so many days  
Of weary pilgrimage and burning thirst,  
(Thirst for the springs of lore that in thee lie,)  
I kneel, an altered and an humble man,  
Amid thy shadows, and so drink within  
My very soul thy grandeur, gloom, and glory !*

*Vastness ! and Age ! and Memories of Eld !  
Silence ! and Desolation ! and dim Night !  
I feel ye now - I feel ye in your strength -  
O spells more sure than e'er Judæan king  
Taught in the gardens of Gethsemane !  
O charms more potent than the rapt Chaldee  
Ever drew down from out the quiet stars !*

*Here, where a hero fell, a column falls !  
Here, where the mimic eagle glared in gold,  
A midnight vigil holds the swarthy bat !  
Here, where the dames of Rome their gilded hair  
Waved to the wind, now wave the reed and thistle !  
Here, where on golden throne the monarch lolled,  
Glides, spectre-like, unto his marble home,  
Lit by the wan light of the horned moon,  
The swift and silent lizard of the stones !*

*But stay ! these walls - these ivy-clad arcades -  
These mouldering plinths - these sad and blackened shafts -  
These vague entablatures - this crumbling frieze -  
These shattered cornices - this wreck - this ruin -  
These stones - alas ! these gray stones - are they all -  
All of the famed, and the colossal left  
By the corrosive Hours to Fate and me?*

*"Not all" - the Echoes answer me - "not all !  
"Prophetic sounds and loud, arise forever  
"From us, and from all Ruin, unto the wise,  
"As melody from Memnon to the Sun.  
"We rule the hearts of mightiest men - we rule  
"With a despotic sway all giant minds.  
"We are not impotent - we pallid stones.  
"Not all our power is gone - not all our fame -  
"Not all the magic of our high renown -  
"Not all the wonder that encircles us -  
"Not all the mysteries that in us lie -  
"Not all the memories that hang upon  
"And cling around about us as a garment,  
"Clothing us in a robe of more than glory."*

#### Traduction

#### *Le Colisée*

*Type de l'antique Rome ! Riche reliquaire  
De hautes contemplations léguées au Temps  
Par des siècles ensevelis sous la pompe et la puissance !  
Enfin, enfin, après tant de jours  
De lassant pèlerinage et de brûlante soif  
(Soif des sources de savoir qui gisent en toi),  
Je m'agenouille, homme changé et humble,  
Parmi tes ombres, et bois dans  
Mon âme même ta grandeur, ta tristesse et ta gloire !*

*Vastitude ! et Âge ! et Souvenirs d'Autrefois !  
Silence ! et Désolation ! et Nuit sombre !  
Je vous sens maintenant, je vous sens dans votre force.  
Ô sortilèges plus sûrs que jamais roi de Judée  
N'en enseigna dans les jardins de Gethsémani !  
Ô charmes plus puissants que la Chaldée ravie  
N'en tira jamais des tranquilles étoiles.*

*Ici, où tomba un héros, tombe une colonne !  
Ici, où l'aigle théâtral brillait d'or,  
La chauve-souris basanée tient une vigile de minuit !  
Ici, où flottait au vent des dames de Rome la chevelure dorée,  
Maintenant flottent au vent le roseau et le chardon !  
Ici, où sur le trône d'or le monarque se prélassait,  
Glisse, comme un spectre, vers sa demeure de marbre,  
Éclairé par la pâle lumière de la lune cornue*

*Le vif et silencieux lézard des pierres !  
Mais reste ! Ces murs, ces arcades de lierre vêtues,  
Ces socles croulants, ces fûts tristes et noircis,  
Ces vagues entablements, ces frises émiettées,  
Ces corniches fracassées, ce naufrage, cette ruine,  
Ces pierres, hélas ! ces pierres grises, est-ce là  
Tout ce qui fut laissé du fameux et du colossal,  
Par les heures corrosives, au destin et à moi?*

*"Pas tout, me répondirent les échos, pas tout !  
Des sons prophétiques et forts montent pour toujours  
De nous, et de toute ruine, vers le sage,  
Comme la mélodie de Memnon vers le Soleil.  
Nous régnerons sur les coeurs des plus puissants des hommes, nous régnerons  
Avec un despotique empire sur tous les esprits géants.  
Nous ne sommes pas impuissantes, nous pâles pierres.  
Non, tout notre pouvoir n'est point parti, pas toute notre célébrité,  
Pas toute la magie de notre haut renom,  
Pas toute la merveille qui nous entoure,  
Pas tous les mystères qui gisent en nous,  
Pas tous les souvenirs qui se suspendent  
Et s'accrochent à nous comme un vêtement,  
Nous habillant d'une robe qui est plus que la gloire.*

#### Commentaire

S'inscrivant dans une tradition illustrée en particulier par Joachim du Bellay qui, dans son recueil *“Les antiquités de Rome”* (1558), était exalté de voir «*les sept coteaux romains, sept miracles du monde*», était entraîné, par le spectacle des ruines glorieuses, à l'admiration pour la grandeur passée de Rome, mais cédait aussi à la «*déploration*» de sa déchéance actuelle, image du travail du temps et de la vanité des oeuvres humaines. Poe célébra Rome comme une gloire passée qui existe encore dans l'imagination.

Quand, en 1833, le “Baltimore Saturday visiter” proposa deux prix, l'un pour la meilleure nouvelle, l'autre pour le meilleur poème, Poe proposa ce poème. Il gagna les deux prix : vingt-cinq dollars pour le poème et cinquante dollars pour la nouvelle. Il fut publié par le magazine. Poe l'a incorporé à son drame inachevé, *“Politian”*.

En juillet 1844, dans une lettre à son confrère James Russel Lowell, Poe plaça *“Le Colisée”* parmi ses six meilleurs poèmes.

---

---

#### ***“The haunted palace”*** (avril 1839)

*In the greenest of our valleys  
By good angels tenanted,  
Once a fair and stately palace -  
Radiant palace - reared its head.  
In the monarch Thought's dominion -  
It stood there !  
Never seraph spread a pinion  
Over fabric half so fair !*

*Banners yellow, glorious, golden,  
On its roof did float and flow,  
(This- all this- was in the olden  
Time long ago,)  
And every gentle air that dallied,  
In that sweet day,  
Along the ramparts plumed and pallid,  
A winged odor went away.*

*Wanderers in that happy valley,  
Through two luminous windows, saw  
Spirits moving musically,  
To a lute's well-tuned law,  
Round about a throne where, sitting  
(Porphyrogene !)  
In state his glory well-befitting,  
The ruler of the realm was seen.*

*And all with pearl and ruby glowing  
Was the fair palace door,  
Through which came flowing, flowing, flowing,  
And sparkling evermore,  
A troop of Echoes, whose sweet duty  
Was but to sing,  
In voices of surpassing beauty,  
The wit and wisdom of their king.*

*But evil things, in robes of sorrow,  
Assailed the monarch's high estate.  
(Ah, let us mourn!- for never morrow  
Shall dawn upon him desolate !)  
And round about his home the glory  
That blushed and bloomed,  
Is but a dim-remembered story  
Of the old time entombed.*

*And travellers, now, within that valley,  
Through the red-litten windows see  
Vast forms, that move fantastically  
To a discordant melody,  
While, like a ghastly rapid river,  
Through the pale door  
A hideous throng rush out forever  
And laugh- but smile no more.*

### Traduction

#### *Le palais hanté*

*Dans la plus verte de nos vallées  
Par de bons anges occupée,  
Autrefois un beau et majestueux palais majestueux,  
Rayonnant palais, dressait la tête.*

*Dans le domaine du monarque Pensée  
Il se tenait.  
Jamais séraphin ne déploya son aile  
Sur une construction à moitié aussi belle !*

*De glorieuses bannières d'or  
Sur son toit flottaient et ondoyaient  
(Ceci, tout ceci, se passait dans le vieux  
Temps d'autrefois),  
Et tout vent aimable qui badinait  
Dans cette douce journée,  
Au long des remparts empanachés et pâles,  
Portait une odeur ailée.*

*Ceux qui passaient dans cette heureuse vallée,  
À travers deux fenêtres lumineuses, voyaient  
Des esprits se mouvant musicalement,  
Sous la loi d'un luth bien accordé,  
Tout autour d'un trône où, siégeant  
(Porphyrogénète !)  
Dans un apparat à sa gloire convenant bien,  
Le souverain du royaume se voyait.*

*Et tout de perle et de rubis rutilante  
Était la porte du beau palais,  
À travers laquelle venait coulant, coulant, coulant,  
Et toujours étincelante,  
Une troupe d'échos dont le doux devoir  
N'était que de chanter,  
Avec des voix d'une beauté insurpassable,  
L'esprit et la sagesse de leur roi.*

*Mais de mauvais êtres, en robes de chagrin,  
Assaillirent la haute propriété du monarque.  
(Ah ! laissez-nous pleurer ! car jamais de lendemain  
Ne se lèvera sur ce désolé !)  
Et, tout autour de sa maison, la gloire  
Qui rougissait et fleurissait  
N'est qu'une histoire au souvenir obscur  
Des vieux temps ensevelis.*

*Et les voyageurs, maintenant, dans cette vallée,  
À travers les rougeâtres fenêtres, voient  
De vastes formes, qui s'agitent fantastiquement,  
Sur une mélodie discordante,  
Tandis qu'à travers la porte pâle  
Une hideuse foule se rue à tout jamais  
Et rit, mais ne sourit plus.*

### Commentaire

À travers le tableau d'un monde qui, « dans un vieux temps d'autrefois », profitait de la beauté et de la sagesse, mais subit l'assaut des forces du mal et connaît la ruine imminente, un net changement de

ton intervenant à l'avant-dernière strophe, on peut évidemment lire une allégorie de la grandeur et de la décadence, des aléas de l'Histoire, de la destinée individuelle condamnée à la vieillesse aussi, car on peut remarquer que le palais est vu comme une tête humaine : les fenêtres sont les yeux, la porte est la bouche ; et, tandis que l'extérieur représente des traits physiques, l'intérieur représente l'esprit engagé dans une pensée imaginative. Poe y aurait donc exprimé donc des craintes qu'il ressentait pour lui-même.

Le poème parut la première fois dans le numéro d'avril 1839 du "Nathan Brooks' American museum magazine". Il fut plus tard incorporé à "*La chute de la maison Usher*" en tant que poème écrit par Roderick Usher, Poe ayant commenté : « *Je voulais laisser supposer un esprit hanté par des fantômes* », « *un esprit dérangé* ». Pour Mallarmé, qui faisait allusion au « chant emblématique, par le poète momentanément prêté à son récit en prose », le poème est « accordé avec la voix de l'héritier de la triste résidence ». Il ajouta, parlant de Poe, « son esprit était bien un palais hanté, résonnant de l'écho des pas des anges et des démons ».

« Le calomniateur Griswold » (Mallarmé) prétendit que Poe se serait inspiré de "*Beleaguered city*" ("*La cité pestiférée*") de Longfellow. Poe repoussa l'accusation et suggéra plutôt que c'était Longfellow qui, en fait, l'avait plagié. Cependant, en 1842, Griswold plaça le poème dans son anthologie "*Poets and poetry of America*", une des premières anthologies de poésie états-unienne.

En 1904, le compositeur français Florent Schmitt écrivit une étude intitulée "*Le palais hanté*".

Le poème fournit en 1963 son titre à un film de Roger Corman, dont l'intrigue venait en fait de "*L'affaire Charles Dexter Ward*", une nouvelle de H. P. Lovecraft. Roger Corman avait alors produit plusieurs films, très lucratifs, basés sur des oeuvres de Poe, tandis que Lovecraft n'était pas bien connu ; aussi le studio l'aurait-il forcé à prendre ce titre et à introduire une épigraphe de Poe afin d'induire en erreur les spectateurs.

---

---

### ***'The conqueror worm'***

(1843)

*Lo ! 't is a gala night  
Within the lonesome latter years !  
An angel throng, bewinged, bedight  
In veils, and drowned in tears,  
Sit in a theatre, to see  
A play of hopes and fears,  
While the orchestra breathes fitfully  
The music of the spheres.*

*Mimes, in the form of God on high,  
Mutter and mumble low,  
And hither and thither fly -  
Mere puppets they, who come and go  
At bidding of vast formless things  
That shift the scenery to and fro,  
Flapping from out their Condor wings  
Invisible wo !*

*That motley drama - oh, be sure  
It shall not be forgot !  
With its phantom chased for evermore,  
By a crowd that seize it not,  
Through a circle that ever returneth in  
To the self-same spot,  
And much of Madness, and more of Sin,*

*And Horror the soul of the plot.*

*But see, amid the mimic rout  
A crawling shape intrude !  
A blood-red thing that writhes from out  
The scenic solitude !  
It writhes ! - it writhes ! - with mortal pangs  
The mimes become its food,  
And seraphs sob at vermin fangs  
In human gore imbued.*

*Out - out are the lights - out all !  
And, over each quivering form,  
The curtain, a funeral pall,  
Comes down with the rush of a storm,  
While the angels, all pallid and wan,  
Uprising, unveiling, affirm  
That the play is the tragedy, "Man,"  
And its hero the Conqueror Worm.*

#### Traduction

##### *Le ver conquérant*

*Voyez ! c'est une nuit de gala  
Dans ces dernières années solitaires !  
Une multitude d'anges, ailés, ornés  
De voiles, et noyés dans les larmes,  
Est assise dans un théâtre, pour voir  
Un drame d'espérance et de craintes,  
Pendant que l'orchestre soupire par à-coups  
La musique des sphères.*

*Des mimes, faits à l'image du Dieu très haut,  
Marmottent et marmonnent tout bas  
Et volent de çà de là ;  
Simples poupées qui vont et viennent  
Au commandement des vastes choses sans forme  
Qui changent le décor du tout au tout,  
Secouant de leurs ailes de condor  
L'invisible malheur !*

*Ce drame bigarré ! oh ! soyez-en sûrs,  
Ne sera pas oublié !  
Avec son fantôme éternellement pourchassé  
Par une foule qui ne le saisit pas,  
À travers un cercle qui toujours revient  
Au même point !  
Et beaucoup de folie, et plus de péché,  
Et d'horreur font l'âme de l'intrigue.*

*Mais voyez, à travers la cohue des mimes,  
Une forme rampante fait son entrée !*



*Une chose rouge de sang qui vient en se tordant de  
La solitude de la scène !  
Elle se tord ! elle se tord ! avec des angoisses mortelles  
Les mimes deviennent sa pâture,  
Et les séraphins sanglotent en voyant les dents de la vermine  
Enfouies dans le sang humain.*

*Éteintes, éteintes sont les lumières, toutes éteintes !  
Et, sur chaque forme frémissante,  
Le rideau, un drap mortuaire,  
Descend avec la violence d'une tempête,  
Tandis que les anges, tous pâles et blêmes,  
Se levant, se dévoilant, affirment  
Que ce drame est la tragédie "Homme",  
Et son héros le ver conquérant.*

### Commentaire

Ce poème étrange et effrayant implique que toute vie humaine est un vain drame, fait de folie, de péché et d'horreurs, qui inévitablement conduit à la hideuse mort, montre que l'univers est dominé par de sombres forces que l'être humain ne peut comprendre, les seuls êtres surnaturels qui pourraient l'aider étant des spectateurs sans moyens qui peuvent seulement attester de la tragédie. Poe, peut-être parce que sa mère et son père étaient des comédiens, utilisa, pour désigner la vie des humains, la métaphore du théâtre, mais en fait elle est universelle et éternelle. Bossuet n'a-t-il pas proclamé : « On ne m'a envoyé que pour faire nombre. Encore n'avait-on que faire de moi et la pièce n'en aurait pas moins été jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre »? Tandis qu'Aragon s'est plaint ainsi :

« Quel labyrinthe où c'est moi sans cesse par moi poursuivi  
Comme un acteur qui ne sait que les premiers mots de son drame  
Je suis venu vers toi dans la nuit sans lumière que l'âme  
Sur cette scène où sans fin je crois recommencer ma vie. »

(*'Le voyage de Hollande'*)

Poe avait pu être inspiré par "*The proud ladye*", un poème de Spencer Wallis Conne dont il avait fait la recension dans un numéro de 1840 de "*The Burton's gentleman's magazine*", poème qui contenait ces vers :

« Let him meet the conqueror worm  
With his good sword by his side. »  
(« Laisse-le rencontrer le vers conquérant  
Qui porte au côté sa bonne épée »).

Le poème fut d'abord publié séparément en 1843 dans "*The Graham's magazine*", puis, en 1845, il fut incorporé dans une version révisée de la nouvelle "*Ligeia*", où il est écrit par le personnage alors qu'il est mourant, est récité par le narrateur, son époux : « *Juste au milieu de la nuit, pendant laquelle elle mourut, elle m'appela avec autorité auprès d'elle, et me fit répéter certains vers composés par elle peu de jours auparavant. Ces vers les voici.* » Suivent sans titre les cinq strophes. Puis on lit : « - " *O Dieu ! cria presque Ligeia, se dressant sur ses pieds et étendant ses bras vers le ciel dans un mouvement spasmodique, comme je finissais de réciter ces vers, - ô Dieu ! ô Père céleste ! - Ces choses s'accompliront-elles irrémisiblement? - Ne sommes-nous pas une partie et une parcelle de toi ! Qui donc connaît les mystères de la volonté, ainsi que sa vigueur. L'homme ne cède aux anges et ne se rend entièrement à la mort que par l'infirmité de sa propre volonté.* » Le poème joue dans la nouvelle un important rôle symbolique : parce qu'il met en relief l'inéluctabilité de la mort, il fait douter de la résurrection de Ligeia. L'inclusion de cet amer poème peut avoir été une critique de la conception conventionnelle à l'époque, en littérature comme dans la vie, qui attribuait un caractère sacré à la mort, à sa beauté (ainsi avec le personnage de Little Johnny dans "*Our mutual friend*" de

Charles Dickens ou la mort d'Helen Burns dans "Jane Eyre" de Charlotte Brontë). À l'inverse, Ligeia parle d'une peur personnifiée par « *la chose rouge de sang* ».

En 1931, dans la nouvelle "The shadow over Innsmouth" ("Le cauchemar d'Innsmouth"), de H. P. Lovecraft, le narrateur fit référence au « *vers conquérant* » alors qu'il décrivait l'architecture de la ville d'Innsmouth.

En 1968, le film britannique de Michael Reeves "Witchfinder general" fut retitré "The conqueror worm" pour sa sortie aux États-Unis (en français, ce fut "Le grand inquisiteur").

En 1996, parut l'album "Dies irae" par le groupe "Devil doll" dont les paroles contiennent de nombreuses directes et indirectes références au "Ver conquérant". Toute la strophe finale est reproduite presque verbatim dans la chanson.

En 2005, Brian Keene fit paraître un roman intitulé "The conqueror worms" où deux vieux habitants de la Virginie occidentale sont menacés par de géants vers de terre, et pire encore.

---

---

**"The raven"**  
(janvier 1845)

*Once upon a midnight dreary, while I pondered weak and weary,  
Over many a quaint and curious volume of forgotten lore,  
While I nodded, nearly napping, suddenly there came a tapping,  
As of some one gently rapping, rapping at my chamber door.  
"Tis some visitor, I muttered, tapping at my chamber door -  
Only this, and nothing more."*

*Ah, distinctly I remember it was in the bleak December,  
And each separate dying ember wrought its ghost upon the floor.  
Eagerly I wished the morrow ; - vainly I had sought to borrow  
From my books surcease of sorrow - sorrow for the lost Lenore -  
For the rare and radiant maiden whom the angels named Lenore -  
Nameless here for evermore.*

*And the silken sad uncertain rustling of each purple curtain  
Thrilled me - filled me with fantastic terrors never felt before ;  
So that now, to still the beating of my heart, I stood repeating  
"Tis some visitor entreating entrance at my chamber door -  
Some late visitor entreating entrance at my chamber door ; -  
This it is, and nothing more"*

*Presently my soul grew stronger ; hesitating then no longer,  
'Sir, said I, or Madam, truly your forgiveness I implore ;  
But the fact is I was napping, and so gently you came rapping,  
And so faintly you came tapping, tapping at my chamber door,  
That I scarce was sure I heard you" - here I opened wide the door ; -  
Darkness there, and nothing more.*

*Deep into that darkness peering, long I stood there wondering, fearing,  
Doubting, dreaming dreams no mortal ever dared to dream before  
But the silence was unbroken, and the darkness gave no token,  
And the only word there spoken was the whispered word, "Lenore "  
This I whispered, and an echo murmured back the word, "Lenore !"  
Merely this and nothing more.*

*Back into the chamber turning, all my soul within me burning,  
Soon again I heard a tapping somewhat louder than before.  
"Surely, said I, surely that is something at my window lattice ;  
Let me see then, what thereat is, and this mystery explore -  
Let my heart be still a moment and this mystery explore ; -  
Tis the wind and nothing more !"*

*Open here I flung the shutter, when, with many a flirt and flutter,  
In there stepped a stately raven of the saintly days of yore.  
Not the least obeisance made he ; not a minute stopped or stayed he ;  
But, with mien of lord or lady, perched above my chamber door -  
Perched upon a bust of Pallas just above my chamber door -  
Perched, and sat, and nothing more.*

*Then this ebony bird beguiling my sad fancy into smiling,  
By the grave and stern decorum of the countenance it wore,  
"Though thy crest be shorn and shaven, thou, I said, art sure no craven.  
Ghastly grim and ancient raven wandering from the nightly shore -  
Tell me what thy lordly name is on the Night's Plutonian shore !"  
Quoth the raven, "Nevermore".*

*Much I marvelled this ungainly fowl to hear discourse so plainly,  
Though its answer little meaning - little relevancy bore ;  
For we cannot help agreeing that no living human being  
Ever yet was blessed with seeing bird above his chamber door -  
Bird or beast above the sculptured bust above his chamber door,  
With such name as "Nevermore".*

*But the raven, sitting lonely on the placid bust, spoke only,  
That one word, as if his soul in that one word he did outpour.  
Nothing further then he uttered - not a feather then he fluttered -  
Till I scarcely more than muttered "Other friends have flown before -  
On the morrow he will leave me, as my hopes have flown before".  
Then the bird said, "Nevermore".*

*Startled at the stillness broken by reply so aptly spoken,  
"Doubtless, said I, what it utters is its only stock and store,  
Caught from some unhappy master whom unmerciful disaster  
Followed fast and followed faster till his songs one burden bore -  
Till the dirges of his hope that melancholy burden bore  
Of "Never-nevermore"".*

*But the raven still beguiling all my sad soul into smiling,  
Straight I wheeled a cushioned seat in front of bird and bust and door ;  
Then, upon the velvet sinking, I betook myself to linking  
Fancy unto fancy, thinking what this ominous bird of yore -  
What this grim, ungainly, ghastly, gaunt, and ominous bird of yore  
Meant in croaking "Nevermore".*

*This I sat engaged in guessing, but no syllable expressing  
To the fowl whose fiery eyes now burned into my bosom's core ;  
This and more I sat divining, with my head at ease reclining  
On the cushion's velvet lining that the lamp-light gloated o'er,*

*But whose velvet violet lining with the lamp-light gloating o'er,  
She shall press, ah, nevermore !*

*Then, methought, the air grew denser, perfumed from an unseen censer  
Swung by Seraphim whose foot-falls tinkled on the tufted floor.  
"Wretch, I cried, thy God hath lent thee - by these angels he has sent thee  
Respite - respite and nepenthe from thy memories of Lenore !  
Quaff, oh quaff this kind nepenthe, and forget this lost Lenore !"  
Quoth the raven, "Nevermore".*

*"Prophet ! said I, thing of evil! - prophet still, if bird or devil ! -  
Whether tempter sent, or whether tempest tossed thee here ashore,  
Desolate yet all undaunted, on this desert land enchanted -  
On this home by horror haunted - tell me truly, I implore -  
Is there - is there balm in Gilead? - tell me - tell me, I implore !"  
Quoth the raven, "Nevermore".*

*"Prophet ! said I, thing of evil ! - prophet still, if bird or devil !  
By that Heaven that bends above us - by that God we both adore -  
Tell this soul with sorrow laden if, within the distant Aidenn,  
It shall clasp a sainted maiden whom the angels named Lenore -  
Clasp a rare and radiant maiden, whom the angels named Lenore?"  
Quoth the raven, "Nevermore".*

*"Be that word our sign of parting, bird or fiend !" I shrieked upstarting -  
"Get thee back into the tempest and the Night's Plutonian shore !  
Leave no black plume as a token of that lie thy soul hath spoken !  
Leave my loneliness unbroken ! - quit the bust above my door !  
Take thy beak from out my heart, and take thy form from off my door !"  
Quoth the raven, "Nevermore".*

*And the raven, never flitting, still is sitting, still is sitting  
On the pallid bust of Pallas just above my chamber door ;  
And his eyes have all the seeming of a demon's that is dreaming,  
And the lamp-light o'er him streaming throws his shadow on the floor ;  
And my soul from out that shadow that lies floating on the floor  
Shall be lifted – nevermore !*

### Traduction

#### Le corbeau

*Par un minuit lugubre, tandis que je m'appesantissais, faible et fatigué,  
Sur maints curieux et bizarres volumes de savoir oublié,  
Tandis que je dodelinais de la tête, somnolant presque : soudain se fit un petit coup,  
Comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre.  
"C'est quelque visiteur, marmonnai-je, frappant à la porte de ma chambre.  
Seulement ça, et rien de plus."*

*Ah ! distinctement je me souviens que c'était dans le glacial décembre,  
Et chaque tison, mourant isolé, dessinait son spectre sur le sol.  
Ardemment je souhaitais le jour ; vainement j'avais cherché à emprunter  
À mes livres un sursis au chagrin, au chagrin de la Lénore perdue,*

*De la rare et rayonnante jeune fille que les anges nomment Lénore  
Innommée ici à tout jamais.*

*Et le soyeux, triste, incertain bruissement de chaque rideau pourpre  
Me faisait tressaillir, m'emplissait de fantastiques terreurs jamais ressenties avant ;  
Si bien que pour lors, pour calmer le battement de mon coeur, je restais à répéter :  
"C'est quelque visiteur demandant d'entrer à la porte de ma chambre,  
Quelque visiteur tardif demandant d'entrer à la porte de ma chambre ;  
C'est cela et rien de plus."*

*Mon âme devenant soudain plus forte, n'hésitant pas davantage,  
"Monsieur, dis-je, ou Madame, j'implore vraiment votre pardon ;  
Mais le fait est que je somnolais, et vous vîntes si doucement frapper,  
Et si faiblement vous vîntes taper, taper à la porte de ma chambre,  
Que j'étais à peine sûr de vous avoir entendu." Ici j'ouvris grande la porte ;  
Il y avait les ténèbres et rien de plus.*

*Regardant profondément dans cette obscurité, je restai longtemps à m'étonner, craignant,  
Doutant, rêvant des rêves qu'aucun mortel n'avait osé rêver encore ;  
Mais le silence n'était pas rompu, et l'obscurité ne donna aucun signe,  
Et le seul mot prononcé fut le mot chuchoté "Lénore !"  
Que je chuchotai, et un écho murmura de retour le mot "Lénore !"  
Simplement cela et rien de plus.*

*Rentrant dans la chambre, toute mon âme en feu,  
J'entendis bientôt de nouveau un tapement quelque peu plus fort qu'avant.  
"Sûrement, dis-je, sûrement c'est quelque chose à la persienne de ma fenêtre.  
Que je voie donc ce qu'il y a là, et explorons ce mystère,  
Que mon coeur se calme un moment et explore ce mystère ;  
C'est le vent et rien de plus."*

*Alors je poussai le volet, quand, avec maint enjouement et volètement,  
Entra un majestueux corbeau des saints jours de jadis.  
Il ne fit pas la moindre révérence ; pas une minute il ne s'arrêta ni n'hésita ;  
Mais, avec une mine de lord ou de lady, se percha au-dessus de la porte de ma chambre,  
Se percha sur un buste de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre,  
Se percha, et se tint tranquille et rien de plus.*

*Alors cet oiseau d'ébène trompant ma triste imagination en souriant,  
Par le grave et sévère décorum de la contenance qu'il eut,  
"Quoique ta crête soit tondue et rase, toi, dis-je, tu n'es pas pour sûr un poltron.  
Sinistrement blême et ancien corbeau, errant loin du rivage de nuit,  
Dis-moi quel est ton nom seigneurial au rivage plutonien de nuit !"  
Le corbeau dit : "Jamais plus".*

*Je m'émerveillai fort d'entendre ce disgracieux volatile s'exprimer aussi clairement,  
Quoique sa réponse n'avait que peu de sens et peu d'à-propos ;  
Car on ne peut s'empêcher de convenir que nul être humain vivant  
N'eut encore le bonheur de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre,  
Un oiseau ou toute autre bête sur le buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre,  
Avec un nom tel que : "Jamais plus".*

*Mais le corbeau, perché solitairement sur ce buste placide, prononça seulement  
Ce seul mot, comme si son âme en ce seul moment il la répandait.  
Alors il ne proféra rien de plus, n'agita alors pas une plume,  
Jusqu'à ce que je fis à peine plus que marmotter : "D'autres amis déjà ont pris leur vol,  
Demain il me laissera, de même que mes espérances déjà se sont envolées".  
Alors l'oiseau dit : "Jamais plus".*

*Sursautant au calme rompu par une réplique si à propos lancée,  
"Sans doute, dis-je, ce qu'il profère est son seul fonds et sa réserve,  
Pris à quelque malheureux maître que l'impitoyable désastre  
Suivit vite et suivit plus vite jusqu'à ce que ses chants aient un refrain,  
Jusqu'à ce que les chants funèbres de son espérance aient le mélancolique refrain  
De "Jamais, jamais plus".*

*Mais le corbeau trompant encore toute ma triste âme en souriant,  
Aussitôt, je roulai un siège coussiné en face de l'oiseau et du buste et de la porte ;  
Alors, m'enfonçant dans le velours, j'en vins à enchaîner  
Songerie à songerie, pensant à ce que cet augural oiseau de jadis,  
À ce que ce sombre, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau de jadis  
Signifiait en croassant "Jamais plus".*

*Sur ce, je m'assis et me mis à y penser, mais sans prononcer une syllabe  
Au volatile dont les yeux ardents brûlaient maintenant dans mon sein ;  
Cela et plus, je m'assis pour le deviner, ma tête reposant à l'aise  
Sur la housse de velours du coussin dont triomphait la lumière de la lampe,  
Mais cette housse violette de velours dont triomphait la lumière de la lampe  
Elle ne pressera plus, ah ! jamais plus !*

*Alors, pensai-je, l'air devint plus dense, parfumé par un encensoir invisible  
Balancé par les séraphins dont le bruit des pas tintait sur le parquet tapissé.  
"Misérable, m'écriai-je, ton Dieu t'a prêté ; par ces anges, il t'a envoyé  
Le répit, le répit et le népenthès de tes souvenirs de Lénore !  
Bois ! oh ! bois ce bon népenthès, et oublie cette Lénore perdue !"  
Le corbeau dit : "Jamais plus".*

*"Prophète ! dis-je, instrument du mal ! prophète même si tu es oiseau ou démon !  
Soit le Tentateur t'envoya, soit la tempête te lança sur ces bords  
Désolés, toujours tout à fait inébranlables, sur cette déserte terre enchantée,  
Sur ce logis par l'horreur hanté : dis-moi franchement, je t'en implore :  
"Y a-t-il, y a-t-il du baume en Judée ? dis-moi, je t'en implore !"  
Le corbeau dit : "Jamais plus !"*

*"Prophète ! dis-je, instrument du mal ! prophète même si tu es oiseau ou démon !  
Par le ciel au-dessus de nous courbé, par ce Dieu que nous adorons tous deux,  
Dis à cette âme de chagrin chargée si, dans le lointain Éden,  
Elle doit étreindre une sainte vierge que les anges nommèrent Lénore,  
Étreindre une rare et rayonnante vierge que les anges nommèrent Lénore ?  
Le corbeau dit : "Jamais plus !"*

*"Que ce mot soit le signe de notre séparation, oiseau ou démon !", criai-je, en me dressant.  
"Reculé dans la tempête et le rivage ploutonien de nuit !  
Ne laisse pas une plume noire comme un témoin du mensonge qu'a proféré ton âme !  
Laisse inviolée ma solitude ! Quitte le buste au-dessus de ma porte !*

Ôte ton bec de mon coeur, et sors ta forme de ma porte !"  
Le corbeau dit : "Jamais plus !"

Et le corbeau, sans voler, se tient encore, se tient encore  
Sur le buste pâle de Pallas juste au-dessus de la porte de ma chambre ;  
Et ses yeux ressemblent à ceux d'un démon qui rêve,  
Et la lumière de la lampe, ruisselant sur lui, jette son ombre sur le parquet ;  
Et mon âme, de cette ombre qui gît flottante sur le parquet,  
Ne s'élèvera jamais plus !

### Commentaire

On ne sait combien de temps Poe travailla au poème, les spéculations allant d'une seule journée à dix ans. En 1843, à Saratoga (New York), il récita un poème dont on croit qu'il en était une première version, où le corbeau était un hibou.

À mi-chemin entre le poème et la nouvelle, ce poème narratif est remarquable pour son atmosphère surnaturelle, sa langue stylisée, sa musicalité.

En effet, il est fantastique, Poe ayant choisi de faire apparaître, en ce mois de décembre où les forces obscures sont censées être spécialement actives, un mystérieux corbeau. L'animal aurait pu lui être inspiré par Grip, le corbeau parlant qu'on trouve dans le roman "*Barnaby Rudge*" de Charles Dickens. Dans une scène à la fin du chapitre cinq, comme se produit un bruit, quelqu'un demande : « Qu'est-ce que c'est? On tape à la porte? » et on lui répond : « C'est quelqu'un frappant doucement au volet. » C'est un corbeau qui peut prononcer de nombreux mots et faire bien des choses comiques, comme l'imitation de l'éclatement du bouchon d'une bouteille de champagne. Or Poe avait écrit une recension de "*Barnaby Rudge*" pour "The Graham's magazine", où il remarqua, entre autres choses, que le corbeau aurait pu jouer un rôle plus symbolique, prophétique même. C'est ce qu'il a fait dans son poème.

Il voulait un créature « *non raisonnante* » mais « *aussi capable de parole* » qu'un perroquet, et qui conviendrait au ton qu'il voulait donner à son poème. En effet, si, chez les Amérindiens, le corbeau est très estimé, dans la culture occidentale, c'est un oiseau d'assez mauvaise augure, démoniaque même, qui, comme l'écrivit Poe est venu du « *rivage plutonien de nuit* » (Pluton étant le dieu des enfers). Ainsi, dans la "*Genèse*", Noé envoya de l'arche un corbeau blanc constater l'état du monde : il vit que les eaux commençaient à se dissiper, mais il ne revint pas immédiatement avec la nouvelle et, de ce fait, devint noir et condamné à se nourrir dorénavant de charogne. Dans "*Les métamorphoses*" d'Ovide, un corbeau blanc, pour avoir révélé l'infidélité d'un amoureux, est puni par Apollon qui le rend noir.

Dans le poème, s'il parle, le corbeau ne fait que répéter « *Jamais plus* », mots peut-être appris d'un précédent propriétaire victime d'une mauvaise chance. Poe n'indique pas clairement si le corbeau sait bien ce qu'il dit ou s'il a réellement l'intention de provoquer une réaction chez celui auquel il rend visite. Il semblerait que ce soit un étudiant ; ce n'est pas explicitement établi dans le poème, mais Poe l'a indiqué dans "*The philosophy of composition*". Il lisait « *maints curieux et bizarres volume de savoir oublié* » qui pourraient être semblables à ceux que lisait Ligeia, et exposer quelque science occulte. Le corbeau, se perchait sur un buste de Pallas Athéna, la déesse de la sagesse, semble aiguillonner la détresse de l'étudiant qui, d'abord faible et fatigué, semblant trouver quelque plaisir à s'appesantir sur la perte qu'il a subie, est envahi par le regret, est frappé de douleur, passe à la frénésie et finalement est conduit à une lente descente dans la folie.

C'est que c'est un amoureux affolé qui porte une dévotion perpétuelle à une femme nommée Lénore, qui put représenter pour Poe sa mère, Eliza Poe, ou Jane Stith Stanard, ou Virginia. L'étudiant est en proie à un conflit pervers entre le désir d'oublier et le désir de conserver le cuisant souvenir. Il voudrait que ces anges que sont les séraphins puissent faire disparaître le souvenir en lui dispensant le népenthès, breuvage magique qui dissipait la tristesse, la colère. Il voudrait aussi pouvoir disposer du « *baume de Judée* » (référence au "*Livre de Jérémie*" dans la Bible : « Il y a du baume en Judée ; il y a des médecins. Pourquoi la fille de mon peuple n'a pas recouvré la santé? ») pour être guéri de la

perte de Lénore. Ainsi, assumant que les mots « *Jamais plus* » sont ceux du corbeau, qu'il soit « *oiseau ou démon* », il continue à lui poser des questions, en sachant quelle sera la réponse. Ses questions sont en fait auto-critiques et ne font que nourrir encore son sentiment de perte. Mais Poe démultiplia ici sa puissance en mettant à distance son « je » lyrique dans le personnage de l'amant inconsolable, en plaçant malicieusement les effets incantatoires du refrain dans le bec du corbeau, en mettant en scène le psychodrame de la lecture du « *jamais plus* ».

La mélancolie et les présages de la mort, qui submergent la conscience du narrateur, ne le font qu'au prix d'une envoûtante construction, d'une exceptionnelle et éblouissante maîtrise prosodique et d'expérimentations métriques inouïes. Poe emprunta le rythme complexe et le mètre au poème d'Elizabeth Barrett "*Lady Geraldine's courtship*" dont il avait fait la recension dans le numéro de janvier 1845 de "The Broadway journal", ayant alors écrit que « *son inspiration poétique est la plus haute ; nous ne pouvons rien concevoir de plus auguste. Son sens de l'Art est pur en lui-même. Je n'ai jamais lu un poème combinant ainsi la plus fière passion avec la plus délicate imagination.* »

"*Le corbeau*", coup de cymbales fracassant, est formé de dix-huit sizains de vers octosyllabiques trochaïques. Le trochée est un pied formé de deux syllabes, une longue et une brève, ce qui fait que le premier vers est accentué ainsi : « *Once up- on a mid- night drear- y, while I pon- dered weak and wear- y* ». Poe ménagea des rimes intérieures : « *dreary* » et « *weary* », « *Once upon* » et « *while I pon-* » ; et des allitérations : « *Doubting, dreaming dreams* ». Surtout, il martela à la fin de chaque strophe la répétition lancinante et obsédante du mot « *Nevermore* » (« *Jamais plus* »).

On peut considérer que Poe offrit ainsi une parodie analytique et jubilatoire de sa propre poésie.

Poe apporta le poème d'abord à son ami et précédent patron George Rex Graham, du "Graham's magazine" de Philadelphie. Mais il refusa le poème, dont ce n'était peut-être pas la version finale, tout en lui donnant quinze dollars. Poe le plaça alors à "The American whig review", qui le lui paya neuf dollars. Pourtant, il fut publié d'abord par "The New York evening mirror", le 29 janvier 1845, puis par "The American whig review" seulement en février. Le succès fut immédiat. Cet exploit intellectuel et prosodique emporta l'adhésion des critiques comme du grand public, plut immédiatement aux États-Unis où il fut repris dans de nombreux périodique à travers le pays, les gens en venant à identifier le poème avec le poète dont la réputation fut instantanément établie, lui donnant le sobriquet « The raven ». Il parvint en Grande-Bretagne, d'où Elizabeth Barrett écrivit à Poe : « *Votre "Corbeau" a produit une sensation, un accès d'horreur, ici en Angleterre. Quelques-uns de mes amis furent saisis par la crainte, d'autres séduits par la musique. J'ai entendu parler de personnes qui sont hantées par "Jamais plus".* » Poe fut invité à réciter le poème et à donner des conférences. Dans un salon littéraire, un invité nota : « *Entendre Poe réciter "Le corbeau" est l'évènement d'une vie. Il fit baisser les lampes jusqu'à ce que la pièce fut presque sombre ; puis, se tenant au centre, il récita de la voix la plus mélodieuse. Son talent de lecteur était si merveilleux que les auditeurs retinrent leur respiration pour ne pas briser l'enchantement.* » Le poème fut aussi apprécié par des collègues comme William Gilmore Simms et Margaret Fuller. Mais il fut dénoncé par William Butler Yeats comme « *insincère et vulgaire [...] son exécution est un truc rythmique* ». Le transcendentaliste Ralph Waldo Emerson prétendit n'y avoir « *rien vu* ». Après la mort de Poe, son ami Thomas Holley Chivers déclara que c'était le plagiat d'un de ses poèmes. Le poème fut aussi imité et parodié : "*The craven*" (« le lâche ») par « *Poh !* », "*The gazelle*", "*The whippoorwill*" (« l'engoulement »), '*The turkey*' (« la dinde »). Mais, s'il a rendu Poe célèbre, il ne lui a pas apporté un bénéfice financier significatif. Il figura dans des anthologies, la première étant "*Poets and poetry of America*" qui fut éditée par Rufus Wilmot Griswold en 1847.

Poe profita du succès du "*Corbeau*" pour le faire suivre d'un essai intitulé "*The philosophy of composition*" (1846), dans lequel il expliqua que le poème avait été écrit très logiquement et très méthodiquement, son intention étant de faire une expérience qui « *pouvait satisfaire aussitôt le goût du public comme celui de la critique* ». Même le mot « *Nevermore* », révéla-t-il, fut utilisé à cause de l'effet créé par les sons des longues voyelles qu'on trouve aussi dans le « *no more* » de "*Silence*", l'« *evermore* » de "*The conqueror worm*". Le sujet lui-même, confia-t-il, fut choisi parce que « *la mort [...] d'une belle femme est sans aucun doute le sujet le plus poétique du monde* ». Le faire s'exprimer



par « *les lèvres [...] d'un amoureux désespéré* » convient bien pour obtenir l'effet désiré. Ces explications sont probablement exagérées, mais l'essai donne une importante vue d'ensemble de la théorie littéraire de Poe.

Le poème eut une profonde influence en France. Baudelaire le traduisit, publia sa traduction dans "L'artiste" du 1<sup>er</sup> mars 1853, et commenta ainsi le poème : « De l'aveu de MM. Longfellow et Emerson, c'est une merveille. Le sujet en est mince, c'est une pure œuvre d'art. Dans une nuit de tempête et de pluie, un étudiant entend tapoter à sa fenêtre d'abord, puis à sa porte ; il ouvre, croyant à une visite. C'est un malheureux corbeau perdu qui a été attiré par la lumière de la lampe. Ce corbeau apprivoisé a appris à parler chez un autre maître, et le premier mot qui tombe par hasard du bec du sinistre oiseau frappe juste un des compartiments de l'âme de l'étudiant, et en fait jaillir une série de tristes pensées endormies : une femme morte, mille aspirations trompées, mille désirs déçus, une existence brisée, un fleuve de souvenirs qui se répand dans la nuit froide et désolée. Le son est grave et quasi-surnaturel, comme les pensées de l'insomnie ; les vers tombent un à un, comme des larmes monotones. » ("*Edgar Poe, sa vie et ses ouvrages*").

Mallarmé qui, lui aussi, traduisit le poème en français commenta "*The philosophy of composition*" : « Presque tout le monde a lu d'autre part ce singulier morceau de prose où Poe se complaît à analyser son "*Corbeau*", démontant, strophe à strophe, le poème, pour en expliquer l'effroi mystérieux et par quel subtil mécanisme il séduit nos âmes. La mémoire d'un examen quasi-sacrilège de chaque effet, maintenant poursuit le lecteur, même emporté par le cours du poème. Que penser de l'article, traduit par Baudelaire sous le titre de "*Genèse d'un poème*" et par Poe intitulé "*Philosophie de la composition*" ? sauf que c'est un pur jeu intellectuel (s'il faut s'attacher aux termes d'une lettre récemment mise en lumière). J'extrais. "En discutant du "*Corbeau*" (écrit Mme Suzan Achard Wirlds à M. William Gill), M. Poe m'assura que la relation par lui publiée de la méthode de composition de cette oeuvre n'avait rien d'authentique ; et qu'il n'avait pas compté qu'on lui accordât ce caractère. L'idée lui vint, suggérée par les commentaires et les investigations des critiques, que le poème aurait pu être ainsi composé. Il avait en conséquence produit cette relation, simplement à titre d'expérience ingénieuse. Cela l'avait amusé et surpris de la voir si promptement acceptée comme une déclaration faite bona fide." Révélation très piquante, quand on se souvient de ce qui, un instant, se dépensa de notre vitalité littéraire à défendre comme à attaquer la théorie poétique très neuve qui venait tout à coup d'une lointaine Amérique. Peut-être à tort, selon moi : car l'art subtil de structure ici révélé s'employa de tout temps à la disposition des parties, dans celles d'entre les formes littéraires qui ne mettent pas la beauté de la parole au premier plan, le théâtre notamment. Ses facultés d'architecte et de musicien les mêmes en l'homme de génie, Poe, dans un pays qui n'avait pas à proprement parler de scène, les rabattit, si je puis parler ainsi, sur la poésie lyrique, fille avérée de la seule inspiration. Tout l'extraordinaire est dans cette application, nouvelle, de procédés, vieux comme l'Art. Y a-t-il, à ce spécial point de vue, mystification ? Non. Ce qui est pensé, l'est ; et une idée prodigieuse s'échappe des pages qui, écrites après coup (et sans fondement anecdotique, voilà tout) n'en demeurent pas moins congéniales à Poe, sincères. À savoir que tout hasard doit être banni de l'oeuvre moderne et n'y peut être que feint ; et que l'éternel coup d'ailes n'exclut pas un regard lucide scrutant l'espace dévoré par son vol. Noir vagabond des nuits hagardes, ce Corbeau, si l'on se plaît à tirer du poème une image significative abjure les ténébreux errements, pour aborder enfin une chambre de beauté, somptueusement et judicieusement ordonnée, et y siéger à jamais. »

"*Le corbeau*" bénéficia d'illustrateurs renommés : en 1858, John Tenniel ; en 1875, Édouard Manet (pour la traduction de Stéphane Mallarmé ; en 1884, Gustave Doré ; au XX<sup>e</sup> siècle, Edmund Dulac, István Orosz, Ryan Price, Odilon Redon, Gahan Wilson.

Il a influencé plusieurs oeuvres modernes, dont, en 1963 "*The jewbird*" de Bernard Malamud et, en 1976, "*The parrot who knew papa*" de Ray Bradbury. On y fait maintes références dans la culture populaire : films, télévision, musique, etc..

**"Eulalie"**  
(1845)

*I dwelt alone  
In a world of moan,  
And my soul was a stagnant tide,  
Till the fair and gentle Eulalie became my blushing bride -  
Till the yellow-haired young Eulalie became my smiling bride.*

*Ah, less - less bright  
The stars of the night  
Than the eyes of the radiant girl !  
That the vapor can make  
With the moon-tints of purple and pearl  
Can vie with the modest Eulalie's most unregarded curl -  
Can compare with the bright-eyed Eulalie's most humble and careless curl.*

*Now Doubt - now Pain  
Come never again,  
For her soul gives me sigh for sigh,  
And all day long  
Shines, bright and strong,  
Astarte within the sky,  
While ever to her dear Eulalie upturns her matron eye -  
While ever to her young Eulalie upturns her violet eye.*

Traduction

*Eulalie*

*J'habitais seul  
Un monde de plaintes,  
Et mon âme était une marée stagnante,  
Avant que la blonde et gentille Eulalie devînt ma rougissante épouse,  
Avant que la jeune Eulalie aux cheveux dorés devînt ma souriante épouse.*

*Ah ! sont moins, moins brillantes,  
Les étoiles de la nuit  
Que les yeux de la radieuse fille !  
Ce que la vapeur peut faire  
Avec les teintes lunaires de la pourpre et de la perle  
Peut rivaliser avec la boucle la moins regardée de la modeste Eulalie  
Peut se comparer avec la boucle la plus humble et la plus négligée d'Eulalie aux yeux brillants.*

*Maintenant le Doute, maintenant la Peine,  
Ne reviennent plus,  
Car son âme me donne soupir pour soupir,  
Et, tout le long du jour,  
Luit, brillante et forte,  
Astarté dans le ciel,  
Qui toujours sur sa chère Eulalie lève son oeil protecteur,  
Qui toujours sur sa jeune Eulalie lève son oeil violet.*

## Commentaire

Ce poème lyrique qui, sur des rythmes plaisants (Poe usa de rimes et de mètres de différentes sortes), les images étant avant tout centrées sur la lumière et la couleur, exprime une intense émotion, est un épithalame où le narrateur dit surmonter sa tristesse en épousant la belle Eulalie dont l'amour le transforme, le faisant passer d'un « monde de plaintes » à un monde heureux. Le nom « *Eulalie* » met en relief la lettre « L », qui apparut souvent dans les noms que Poe donna à ses personnages féminins : Annabel Lee, Lenore, Ulalume, etc.. À travers Eulalie, il put faire allusion à sa femme, Virginia, sa cousine qu'il épousa en 1836 alors qu'elle avait seulement treize ans. Ils furent très unis et très heureux. Il sembla indiquer dans le poème qu'elle éleva ses pensées et effaça son sentiment de solitude. Après sa mort en janvier 1847, il griffonna, sur une copie manuscrite d'"*Eulalie*", un couplet maintenant connu comme "*Deep in earth*" (« profondément dans la terre ») où il disait qu'il était revenu à une solitude semblable à celle qu'il avait connue avant son mariage. On ne sait s'il voulut en faire une partie du poème ou si ce n'était qu'une note personnelle. Cette perte le dévasta, et sa poésie ensuite s'assombrit.

Dans la première strophe, on voit le narrateur mener une vie triste jusqu'à ce qu'il ait rencontré et épousé Eulalie. On remarque la métaphore « *âme [...] marée* » ; « *marée stagnante* » est un intéressant oxymoron, puisque, d'un côté, « *stagnant* » implique l'immobilité, tandis que, de l'autre, « *marée* » représente l'alternance de la montée et de la chute des eaux de l'océan. Avec « *became [...] bride* », Poe ménagea une allitération (la répétition du son « b ») qui disparut évidemment à la traduction.

Dans la deuxième strophe, avec l'hyperbole « *moins brillantes / Les étoiles de la nuit / Que les yeux de la radieuse fille* », Eulalie apparaît si radieuse qu'elle faisait pâlir toutes les étoiles (ce qui fut le thème de "*La belle matineuse*", sonnet de Vincent Voiture). Un des sens de « *vapeur* », rarement utilisé, introduit la notion de l'étrange, du fantastique, de l'exotisme : si c'est celui auquel Poe pensait, il voulait indiquer que même la fleur la plus fantastiquement belle qu'on puisse concevoir ne pourrait égaler la beauté d'Eulalie. « *Pourpre* », pour les teintes de la lune, s'explique parce que, si ses teintes sont d'habitude argent et blanc, le soir ou la nuit, selon la position du soleil, et la condition de l'atmosphère, elle peut apparaître pourpre.

Dans la troisième strophe, on remarque les majuscules que Poe donna à « *Doute* » et « *Peine* », par lesquelles il en fit des allégories. L'union du narrateur et d'Eulalie est formidablement fusionnelle « *car son âme me donne soupir pour soupir* ». Leur amour romantique, qui consume tout, apporte une grande joie, les unissant âme à âme. Lui qui cheminait uniquement dans l'obscurité, avance seulement dans la lumière, la brillante lumière de la beauté éblouissante d'Eulalie. Est évoquée (comme dans "*Ulalume*") Astarté, déesse phénicienne de la fertilité, de l'amour, de la fécondité et de la reproduction. De « *matron* » Poe a fait un adjectif pour donner l'idée d'une surveillance à la façon d'une mère aimante veillant sur sa fille.

"*Eulalie*" fut publié pour la première fois dans le numéro de juillet 1845 de "The American whig review". Le poème reparut peu après dans le numéro du 9 août de "The Broadway journal".

Mallarmé, qui le traduisit, fit remarquer : « Qui peut lire anglais devra, les yeux sur le texte, laisser comme chanter en lui ce petit poème de la musique la plus suave ; et s'arrêter à des effets allitératifs étranges, tel le vers : « *And the yellow-haired young Eulaly became my...* » qu'est, hélas ! impuissant à suggérer même notre calque. Ce nom d'Eulalie ne me semble demandé à aucune figure existante de l'entourage de Poe ; je l'attribue à l'exquise euphonie qu'il a dans l'anglais. »

---

**"Ulalume"**  
(1847)

*The skies they were ashen and sober ;  
The leaves they were crisped and sere -  
The leaves they were withering and sere :  
It was night, in the lonesome October  
Of my most immemorial year :  
It was hard by the dim lake of Auber,  
In the misty mid region of Weir -  
It was down by the dank tarn of Auber,  
In the ghoul-haunted woodland of Weir.*

*Here once, through an alley Titanic,  
Of cypress, I roamed with my Soul -  
Of cypress, with Psyche, my Soul.  
These were days when my heart was volcanic  
As the scoriac rivers that roll -  
As the lavas that restlessly roll  
Their sulphurous currents down Yaanek  
In the ultimate climes of the Pole -  
That groan as they roll down Mount Yaanek  
In the realms of the Boreal Pole.*

*Our talk had been serious and sober,  
But our thoughts they were palsied and sere -  
Our memories were treacherous and sere ;  
For we knew not the month was October,  
And we marked not the night of the year -  
(Ah, night of all nights in the year !)  
We noted not the dim lake of Auber,  
(Though once we had journeyed down here)  
We remembered not the dank tarn of Auber,  
Nor the ghoul-haunted woodland of Weir.*

*And now, as the night was senescent  
And star-dials pointed to morn -  
As the star-dials hinted of morn -  
At the end of our path a liquescent  
And nebulous lustre was born,  
Out of which a miraculous crescent  
Arose with a duplicate horn -  
Astarte's bediamonded crescent  
Distinct with its duplicate horn.*

*And I said -- "She is warmer than Dian ;  
She rolls through an ether of sighs -  
She revels in a region of sighs -  
She has seen that the tears are not dry on  
These cheeks, where the worm never dies,  
And has come past the stars of the Lion  
To point us the path to the skies -  
To the Lethean peace of the skies -*

*Come up, in despite of the Lion,  
To shine on us with her bright eyes -  
Come up through the lair of the Lion,  
With love in her luminous eyes."*

*But Psyche, uplifting her finger,  
Said - "Sadly this star I mistrust -  
Her pallor I strangely mistrust -  
Ah, hasten ! - Ah, let us not linger !  
Ah, fly ! - let us fly ! - for we must."  
In terror she spoke, letting sink her  
Wings till they trailed in the dust -  
In agony sobbed ; letting sink her  
Plumes till they trailed in the dust -  
Till they sorrowfully trailed in the dust.*

*I replied - "This is nothing but dreaming :  
Let us on by this tremulous light !  
Let us bathe in this crystalline light !  
Its Sybillic splendor is beaming  
With Hope and in Beauty to-night : -  
See ! it flickers up the sky through the night !  
Ah, we safely may trust to its gleaming,  
And be sure it will lead us aright -  
We surely may trust to a gleaming,  
That cannot but guide us aright,  
Since it flickers up to Heaven through the night."*

*Thus I pacified Psyche and kissed her,  
And tempted her out of her gloom -  
And conquered her scruples and gloom ;  
And we passed to the end of a vista,  
But were stopped by the door of a tomb -  
By the door of a legended tomb ;  
And I said - "What is written, sweet sister,  
On the door of this legended tomb?"  
She replied - "Ulalume – Ulalume ! -  
'T is the vault of thy lost Ulalume !"*

*Then my heart it grew ashen and sober  
As the leaves that were crisped and sere -  
As the leaves that were withering and sere ;  
And I cried - "It was surely October  
On this very night of last year  
That I journeyed - I journeyed down here ! -  
That I brought a dread burden down here -  
On this night of all nights in the year,  
Ah ! what demon hath tempted me here?  
Well I know, now, this dim lake of Auber -  
This misty mid region of Weir -  
Well I know, now, this dank tarn of Auber -  
This ghoul-haunted woodland of Weir."*

*Said we, then - the two, then - "Ah, can it  
Have been that the woodlandish ghouls -  
The pitiful, the Merciful ghouls -  
To bar up our way and to ban it  
From the secret that ties in these wolds -  
From the thing that lies hidden in these wolds -  
Have drawn up the spectre of a planet  
From the limbo of lunar souls,  
This sinfully scintillant planet  
From the Hell of the planetary souls?"*

### Traduction

#### *Ulalume*

*Les cieux, ils étaient de cendre et graves ;  
Les feuilles, elles étaient crispées et flétries,  
Les feuilles, elles étaient desséchées et flétries.  
C'était la nuit, en le solitaire octobre  
De ma plus immémoriale année :  
C'était fort près de l'obscur lac d'Auber,  
Dans la brumeuse région de Weir.  
C'était là près de l'humide lac d'Auber,  
Dans le bois hanté par les goules de Weir.*

*Ici, une fois, à travers une allée titanesque  
De cyprès, j'errais avec mon âme,  
De cyprès, avec Psyché, mon âme.  
C'était aux jours où mon coeur était volcanique  
Comme les rivières pleines de scories qui roulent,  
Comme les laves qui sans repos roulent  
Leurs flots sulfureux sur les pentes de l'Yaanek,  
Dans les climats ultimes du pôle  
Qui gémissent tandis qu'elles roulent sur les pentes du mont Yaanek  
Dans les royaumes du pôle boréal.*

*Notre entretien avait été sérieux et grave,  
Mais nos pensées, elles, étaient paralysées et mornes,  
Nos souvenirs étaient traîtres et mornes ;  
Car nous ne savions pas que le mois était octobre,  
Et nous ne remarquions pas la nuit de l'année  
(Ah ! nuit de toutes les nuits de l'année !)  
Nous ne remarquions pas l'obscur lac d'Auber  
(Bien qu'une fois nous avons voyagé par là),  
Nous ne nous rappelions pas l'humide lac d'Auber,  
Ni le pays du bois hanté par les goules de Weir.*

*Et maintenant, comme la nuit vieillissait  
Et que le cadran des étoiles indiquait le matin,  
À la fin de notre sentier un liquide  
Et nébuleux lustre naquit,  
Hors duquel un miraculeux croissant  
Se leva avec une double corne,*

*Le croissant diamanté d'Astarté  
Distinct avec sa double corne.*

*Et je dis : "Elle est plus chaude que Diane ;  
Elle roule à travers un éther de soupirs ;  
Elle s'amuse dans une région de soupirs,  
Elle a vu que les larmes ne sont pas sèches sur  
Ces joues, où le ver ne meurt jamais,  
Et elle est venue passé les étoiles du Lion  
Pour nous montrer le sentier vers les cieux,  
Vers la léthéenne paix des cieux ;  
Elle est venue en dépit du Lion  
Pour briller sur nous de ses yeux brillants,  
Elle est venue à travers l'antre du Lion,  
Avec l'amour dans ses yeux lumineux."*

*Mais Psyché, levant son doigt,  
Dit : "Tristement, de cette étoile je me méfie,  
De sa pâleur, étrangement, je me méfie.  
Ah ! hâte-toi ! Ah ! ne nous attardons pas !  
Ah ! file ! et filons, il le faut."  
Elle parla dans la terreur, laissant s'abattre ses  
Ailes jusqu'à ce qu'elles traînent dans la poussière,  
Sanglota avec angoisse, laissant s'abattre ses  
Plumes jusqu'à ce qu'elles traînent dans la poussière.  
Jusqu'à ce qu'elles traînent tristement dans la poussière.*

*Je répliquai : "Ce n'est rien que songe :  
Allons sous cette tremblante lumière !  
Baignons-nous dans cette cristalline lumière !  
Sa splendeur sibylline rayonne  
D'espoir et de beauté, cette nuit :  
Vois ! elle vacille au haut du ciel à travers la nuit !  
Ah ! nous pouvons, restant saufs, nous fier à sa lueur,  
Et être sûrs qu'elle nous conduira bien.  
Nous pouvons, en toute sûreté, nous fier à une lueur  
Qui ne peut que bien nous guider,  
Puisqu'elle vacille au haut des cieux à travers la nuit."*

*Ainsi j'apaisai Psyché et lui donnai un baiser,  
Et tentai de la faire sortir de sa tristesse,  
Et vainquis ses scrupules et sa tristesse ;  
Et nous allâmes au fond d'une perspective,  
Mais nous fûmes arrêtés par la porte d'une tombe ;  
Par la porte d'une tombe portant une inscription ;  
Et je dis : "Qu'est-il écrit, douce soeur,  
Sur la porte de cette tombe portant une inscription?"  
Elle répliqua : " Ulalume ! Ulalume !  
C'est le caveau de ton Ulalume perdue !"*

*Alors mon coeur devint de cendre et grave  
Comme les feuilles qui étaient crispées et flétries,  
Comme les feuilles qui étaient desséchées et flétries ;*

*Et je criai : "C'était sûrement octobre,  
En cette nuit même de l'année dernière,  
Où je voyageai, je voyageai par ici !  
Où j'apportai un fardeau redoutable jusqu'ici,  
Dans cette nuit entre toutes les nuits de l'année.  
Ah ! quel démon m'a attiré ici?  
Je reconnais bien, maintenant, cet obscur lac d'Auber,  
Cette brumeuse région de Weir.  
Je reconnais bien, maintenant, cet obscur lac d'Auber,  
Ce bois hanté par les goules de Weir.*

*Nous nous sommes dit alors, nous deux alors : "Ah,  
Se peut-il que les goules des forêts,  
Les goules pleines de pitié et de miséricorde,  
Nous ferment la voie et nous interdisent  
De trouver le secret qui se noue en ces vallonnements,  
De la chose qui git cachée en ces vallonnements ;  
Qu'elles ont suscité le spectre d'une planète  
Des limbes des âmes lunaires,  
Cette pécheresse mais scintillante planète,  
De l'enfer des âmes planétaires?"*

### Commentaire

Comme d'autres poèmes de Poe ("*Le corbeau*", "*Annabel Lee*", et "*Lénore*"), "*Ulalume*" tourne autour de la perte par le narrateur d'une belle femme victime d'une mort prématurée, thème constant chez lui et qu'il considérait comme « *le plus poétique du monde* ». Les biographes et les critiques ont suggéré que cette obsession découlait des deuils de femmes aimées qu'il connut au long de sa vie. Aussi s'est-on demandé quelle pouvait être l'identité d'Ulalume, si elle est une personne réelle. Selon Mallarmé, qui avait écrit à Poe et avait reçu une lettre de lui datée de novembre 1876, il « conçut le poème, une nuit, à Fordham, dans l'automne qui suivit la mort de sa femme, Virginie. Près de sa maison était une avenue de grands arbres, il passait des heures à aller et à venir d'un bout à l'autre, songeant à son suprême isolement et interrogeant le futur, pour savoir si des lointains gardaient encore pour lui quelque rayon d'espoir ou d'amour en la profondeur sinistre de leur ombre. Une de ces promenades solitaires faite dans l'octobre désolé de sa plus immémoriale année, les cadrans des étoiles déjà parlaient du matin, quand il vit à l'horizon oriental la planète Vénus, étoile à croissant d'espoir et d'amour,

*"Monter à travers l'ancre du Lion  
Avec l'amour dans ses yeux lumineux."*

Pendant un instant béni, espérant à l'encontre de l'espoir, il la salua, ainsi qu'au nom d'un bonheur susceptible d'être encore : jusqu'à ce qu'il découvrit que la planète se levait juste au-dessus du sépulcre de Virginie. Alors, accablé par cette superstition de remords qui semble l'avoir toujours visité quand ses pensées se détournaient, de quelque rêve de bonheur renouvelé, vers le souvenir d'un amour perdu, il s'écria : "*Ah ! quel démon m'a attiré ici?*"»

Ce nom d'Ulalume, qui pourrait venir du latin « *ululare* », que Poe prononçait « *You-la-loum* » (selon Susan Ingram, qui l'entendit lire son poème) suggère le gémissement. S'y répète la lettre « *L* », qu'il a fréquemment employée pour les noms de ses personnages féminins : Annabel Lee, Eulalie, Lénore. Cette ballade de cent quatre vers, qui ressemble à un rêve, présente, une nuit du « *solitaire Octobre* » où le ciel est gris, où les feuilles se flétrissent à cause de l'automne, un narrateur qui erre avec un cœur « *volcanique* », qui a un entretien « *sérieux et grave* » avec son âme, qu'il appelle Psyché. Il est psychologiquement divisé, étant en conflit avec son âme car il est tenté de se soustraire au souvenir de son amante morte, Ulalume. Comme la nuit tombe, il remarque les étoiles, surtout la plus brillante, Astarté, et se demande si elle sait que les larmes sur ses joues n'ont pas séché. Psyché, cependant,



se méfie de l'étoile et de l'endroit où elle les conduit. Il ne se rend compte ni que c'est octobre ni où son errance le conduit. En fait, il aspire à un nouvel amour et caresse un nouvel espoir sous l'influence de cette étoile. Comme il calme Psyché, il se rend compte qu'inconsciemment ils sont allés fatalement jusqu'à la tombe de sa « *morte Ulalume* » qu'il avait enterrée là, exactement une année avant. Psyché s'unit de nouveau à lui en lui faisant rejeter la tentation d'abandonner le chagrin, en le faisant rester fidèle au souvenir mélancolique de la morte beauté.

À la différence de ce qui se passe dans "*Annabel Lee*", le narrateur n'est pas ici conscient de son retour à la tombe de son amante. Cela révèle sa dépendance à l'égard d'Ulalume et de son amour ; l'avoir perdue l'a laissé non seulement triste mais absolument dévasté et, en visitant sa tombe, il se soumet inconsciemment à une angoisse qu'il s'inflige lui-même. Le poème insiste beaucoup sur le délabrement et la détérioration : les feuilles se flétrissent et les pensées du narrateur sont « *paralysées* ».

On trouve dans cette ballade sombre et quelque peu hermétique, maintes allusions que les spécialistes se sont donné beaucoup de peine à identifier. Il est fait mention de Weir, localité de la région des Lacs du nord de l'Angleterre, ce qui rattache le poème à ceux de Coleridge et de Wordsworth qui la célébrèrent (mais on a avancé que Weir et Auber sont des références à deux contemporains de Poe : le compositeur français Daniel François Esprit Auber, et le peintre et sculpteur américain John Ferguson Weir). Poe évoque les régions polaires, non sans une certaine confusion car il parle du « *pôle boréal* » et place dans « *les climats ultimes du pôle* » le mont Yaanek avec ses « *sulfureux courants* » ; or le pôle Nord est situé au centre d'un océan ; mais venait d'être découvert dans l'Antarctique (région à laquelle s'intéressait beaucoup Poe, comme on le voit avec '*Les aventures d'Arthur Gordon Pym*') un volcan qu'on a appelé le mont Erebus, du nom d'Érèbe, personnification des ténèbres infernales, ce qui permit la métaphore du cœur « *volcanique* ». La mythologie grecque apparaît avec l'« *allée titanesque* » ; avec Psyché (qui désigne, en grec, l'âme et personnifie ici l'âme du narrateur) ; avec Astarté qui est le nom donné à la « *brillante étoile* » qui paraît au matin, à « *cette pécheresse mais scintillante planète* » sortie de « *l'enfer des âmes planétaires* », nom qui est aussi celui de la déesse phénicienne de la fécondité et de la sexualité ; avec Diane, déesse de la lune qui est vierge et chaste, et est opposée à Astarté ; avec Vénus dont le nom est communément donné à l'étoile du matin ; avec « *la léthéenne paix des cieux* » qui est celle qu'assure le fleuve Léthé dont les âmes des morts buvaient l'eau pour oublier les circonstances de leurs vies ; avec la « *splendeur sibylline* » qui est prophétique, Sibylle étant le nom d'une prêtresse d'Apollon qui était devineresse ; avec les « *étoiles du Lion* » qui sont celles de la constellation du zodiaque. Mais les « *goules* » sont des vampires femelles des légendes orientales ; la « *nuit de toutes les nuits de l'année* » est, à fin du mois d'octobre, Halloween, qui réfère à la mythologie celtique.

Toutefois, ces noms auraient été choisis pour leurs sonorités. En effet, Poe écrivit d'abord le poème comme une pièce à réciter, le révérend Cotesworth Bronson lui ayant demandé un poème qui présente une « *variété vocale et expressive* », qu'il aurait pu lire dans une de ses conférences sur la parole en public. Poe y vit un défi personnel de même qu'une occasion d'accroître son renom, d'autant plus que son poème précédent "*Le corbeau*" avait aussi été apprécié pour sa qualité orale.

En effet, "*Ulalume*" est remarquable pour l'accent mis sur les sonorités qui créent des sentiments de tristesse et d'angoisse. La plupart des strophes présentent un schéma à deux rimes, et celles-ci sont souvent composées de mots répétés. On remarque, dans la première strophe, des allitérations (« *sober* », « *sere* ») et des rimes (« *October* », « *year* », « *Auber* », « *Weir* »), qui relient les divers éléments du paysage et leurs noms. Dans la seconde strophe, des échos en « *k* » (« *Titanic* », « *volcanic* », « *Yaanek* »), en « *r* » et en « *ol* » (« *soul* », « *roll* », « *pole* ») mettent en rapport le caractère lugubre et agité des lieux (« *Here once* », « *through an alley Titanic / Of cypress* », « *the scoriac rivers that roll* », « *the lavas that restlessly roll* », « *The sulphurous currents down Yaanek* ») avec les états du sujet (« *I roamed with my Soul / Of cypress* » ; « *these were days when my heart was volcanic* »).

Dans sa traduction en français, publiée en 1888, Mallarmé ne put reproduire ce schéma à deux rimes qui sont souvent composées de mots répétés et rejeta la solution métrique. Mais son texte, très inexact (comme ceux de toutes les autres traductions de ce professeur d'anglais !), comporte de nombreuses récurrences phonétiques.

Poe envoya "*Ulalume*" à Bronson, mais celui-ci décida de ne pas l'utiliser. Il le présenta alors à "The Sartain's union magazine", qui le rejeta parce que trop dense. Comme il avait vendu son essai "*The rationale of verse*" à George Hooker Colton, l'éditeur de "The American whig review", et que celui-ci n'avait pas immédiatement imprimé le manuscrit, Poe l'échangea contre "*Ulalume*", et il parut, quoique anonymement, en décembre 1847. Il fut réimprimé par Nathaniel Parker Willis, toujours anonymement, dans "The home journal" avec, à la demande de Poe qui voulait susciter l'intérêt, une note s'interrogeant sur le nom de l'auteur. Rufus Wilmot Griswold fut le premier à imprimer le poème sans sa strophe finale, et c'est devenu la forme standard. D'ailleurs, Poe lui-même la supprimait quand il lisait le poème, car il admettait qu'elle n'était pas intelligible et qu'elle l'était à peine pour lui. Le poème reçut quelque considération.

Sarah Helen Whitman porta ce jugement : « Ce poème, peut-être le plus original et le plus étrangement suggestif de tous, à première vue ressemble à un paysage de Turner, apparu comme sans forme et nul, avec les ténèbres sur la face. Néanmoins, il est, dans son fondement, sinon par la correspondance précise des dates, simplement historique. Telle fut la promenade de minuit solitaire, du poète, tel parmi des souvenirs meurtris et le décor de l'heure, fut l'espoir subitement né dans son cœur pour l'enflammer à la vue de l'étoile du matin, le croissant de diamant d'Astarté se levant comme un beau précurseur du bonheur et de l'amour qui l'attendaient encore dans le futur inexploré ; et tel le changement soudain de sentiments, la crainte mêlée de triste présage, qui survint à la découverte d'un point inaperçu d'abord, c'est que l'astre brillait comme un avertissement ou une ironie, droit au-dessus du sépulcre de la morte *Ulalume*. Je confesse que je ne compris pas moi-même le poème, quoique captivée par son décor funèbre et la sorcellerie de sa musique, avant que le thème ne m'en eût été expliqué par Poe. Accédant à ma requête d'effacer la dernière strophe d'"*Ulalume*" que j'avais toujours jugée obscure (celle, du moins, qui, originellement était la dernière) M. Poe, peut-être, n'a fait que laisser plus douteux le sens général du poème. Bien sûr, il ne vit pas réellement « *la double corne* » d'une planète, et les vers omis auraient montré ce qu'il voyait, le spectre d'une planète, par les miséricordieux démons du bois évoquée pour séduire d'espoirs visionnaires son chagrin et le tromper sur le secret épouvantable caché dans leur touffe. C'est de tous les poèmes peut-être le plus imaginatif et celui dont l'interprétation reste la plus difficile. On se méprend souvent sur l'allusion à l'Astarté, dont on fait une allusion à la lune. Fredericks, qui passe pour un de nos plus habiles artistes, dans une vignette illustrative du poème, la représente ainsi, et un critique récent en parle également comme de "la lune prête à se coucher". Bien sûr, ce n'est pas la lune, mais l'astre à croissant de l'espoir et de l'amour qui, dans une nuit d'horreur et de désespoir, tentait le poète à l'espérance d'un bonheur qui ne devait plus lui appartenir. »

Dans "The London critic", George Gilfillan remarqua : « À beaucoup, ces vers apparaîtront seulement des mots ; mais quels mots merveilleux ! Quel charme ils exercent ! Quelle mystérieuse unité en eux ! Au moment où ils sont prononcés, surgit un tableau brumeux, avec, en bas, un lac de montagne sombre comme l'oeil d'un meurtrier, et les minces feuilles jaunes d'octobre voletant au-dessus, et ces signes d'un malheur qui dédaigne le nom de chagrin restent suspendus dans votre âme pour toujours. »

Mais, après la mort de Poe, Thomas Holley Chivers proclama que "*Ulalume*" était un plagiat d'un de ses poèmes, une autre de ses accusations sans fondement contre Poe. Cependant, il reconnut que le poème est « du nectar mêlé à de l'ambrosie ».

Aldous Huxley, dans son essai "*De la vulgarité en littérature*" (1930) appela "*Ulalume*" « une carapace de son ciselé », sous-entendant ainsi son manque de substance. Il voyait dans le poème comme un exemple de la poésie de Poe qu'il considérait « trop poétique », l'équivalent de porter un anneau de diamant à chaque doigt !

On peut relever quelques allusions au poème dans diverses autres oeuvres.

Au début du roman de F. Scott Fitzgerald, "*L'envers du paradis*", le protagoniste Amory Blaine récite "*Ulalume*" tandis qu'il se promène à travers la campagne. Un autre personnage, Éléonore Savage, l'appelle « le garçon aux cheveux auburn qui aime "*Ulalume*". » Quand ils sont pris dans une tempête, Savage propose de jouer le rôle de Psyché tandis que Blaine récite le poème.

Dans la nouvelle de H. P. Lovecraft, "Les montagnes hallucinées", alors que les personnages aperçoivent le mont Érèbe, l'un d'eux dit que « cette montagne, découverte en 1840, avait dû certainement inspirer Edgar Poe quand il écrivit sept ans plus tard les vers suivants : *« les laves qui roulent sans fin leurs flots de soufre sur les pentes de l'Yaaneq, dans les climats extrêmes du pôle - qui gémissent tandis qu'elles roulent sur les pentes du mont Yaaneq au royaume du pôle boréal »*.

Dans la pièce de Tennessee Williams, "Un tramway nommé désir", Blanche DuBois compare la demeure de sa soeur, Stella, au « *bois hanté par les goules de Weir* ».

Le roman de Roger Zelazny, "A night in the lonesome october" (1993), emprunta son titre au poème, bien que le livre ne tira pas grand-chose d'autre chez Poe.

Dans le film de Stanley Kubrick, "Lolita" (1962), Humbert Humbert (James Mason) lit un fragment du poème à Lolita (Sue Lyon).

Dans son histoire de l'armée de l'Union, "This hallowed ground", Bruce Catton considéra que la bataille de Chickamauga, pendant la guerre de Sécession, se déroula dans un lieu sombre et effrayant, évocateur du « *bois hanté par les goules de Weir* » du poème de Poe.

---

**'The bells'**

(mai 1848)

*Hear the sledges with the bells -  
Silver bells !*

*What a world of merriment their melody foretells !*

*How they tinkle, tinkle, tinkle,  
In the icy air of night !*

*While the stars that oversprinkle  
All the heavens, seem to twinkle  
With a crystalline delight ;*

*Keeping time, time, time,  
In a sort of Runic rhyme,*

*To the tintinnabulation that so musically wells*

*From the bells, bells, bells, bells,*

*Bells, bells, bells -*

*From the jingling and the tinkling of the bells.*

*Hear the mellow wedding bells -  
Golden bells !*

*What a world of happiness their harmony foretells !*

*Through the balmy air of night  
How they ring out their delight ! -*

*From the molten - golden notes,  
And all in tune,*

*What a liquid ditty floats*

*To the turtle - dove that listens, while she gloats*

*On the moon !*

*Oh, from out the sounding cells,*

*What a gush of euphony voluminously wells !*

*How it swells !*

*How it dwells*

*On the Future ! - how it tells*

*Of the rapture that impels*

*To the swinging and the ringing*

*Of the bells, bells, bells -*

*Of the bells, bells, bells, bells,*

*Bells, bells, bells -  
To the rhyming and the chiming of the bells !*

*Hear the loud alarum bells -  
Brazen bells !  
What a tale of terror, now, their turbulency tells !  
In the startled ear of night  
How they scream out their affright !  
Too much horrified to speak,  
They can only shriek, shriek,  
Out of tune,  
In a clamorous appealing to the mercy of the fire,  
In a mad expostulation with the deaf and frantic fire,  
Leaping higher, higher, higher,  
With a desperate desire,  
And a resolute endeavor  
Now - now to sit, or never,  
By the side of the pale - faced moon.  
Oh, the bells, bells, bells !  
What a tale their terror tells  
Of Despair !  
How they clang, and clash and roar !  
What a horror they outpour  
On the bosom of the palpitating air !  
Yet the ear, it fully knows,  
By the twanging,  
And the clanging,  
How the danger ebbs and flows ;  
Yet the ear distinctly tells,  
In the jangling,  
And the wrangling,  
How the danger sinks and swells,  
By the sinking or the swelling in the anger of the bells -  
Of the bells -  
Of the bells, bells, bells, bells,  
Bells, bells, bells -  
In the clamor and the clanging of the bells !*

*Hear the tolling of the bells -  
Iron bells !  
What a world of solemn thought their monody compels !  
In the silence of the night,  
How we shiver with affright  
At the melancholy menace of their tone !  
For every sound that floats  
From the rust within their throats  
Is a groan.  
And the people - ah, the people -  
They that dwell up in the steeple,  
All alone,  
And who, tolling, tolling, tolling,  
In that muffled monotone,  
Feel a glory in so rolling*

On the human heart a stone -  
 They are neither man nor woman -  
 They are neither brute nor human -  
 They are Ghouls : -  
 And their king it is who tolls : -  
 And he rolls, rolls, rolls,  
 Rolls  
 A paeon from the bells !  
 And his merry bosom swells  
 With the paeon of the bells !  
 And he dances, and he yells ;  
 Keeping time, time, time,  
 In a sort of Runic rhyme,  
 To the paeon of the bells : -  
 Of the bells :  
 Keeping time, time, time  
 In a sort of Runic rhyme,  
 To the throbbing of the bells -  
 Of the bells, bells, bells : -  
 To the sobbing of the bells : -  
 Keeping time, time, time,  
 As he knells, knells, knells,  
 In a happy Runic rhyme,  
 To the rolling of the bells -  
 Of the bells, bells, bells -  
 To the tolling of the bells -  
 Of the bells, bells, bells, bells,  
 Bells, bells, bells, -  
 To the moaning and the groaning of the bells.

### Traduction

#### *Les cloches*

*Entendez les traîneaux à cloches,  
 Cloches d'argent !  
 Quel monde d'amusement annonce leur mélodie !  
 Comme elles tintent, tintent, tintent,  
 Dans le glacial air de nuit !  
 Tandis que les étoiles qui étincellent  
 Sur tous les cieux semblent cligner,  
 Avec un cristallin délice,  
 Gardant le tempo, le tempo, le tempo,  
 En une sorte de rythme runique,  
 Avec la tintinnabulation qui surgit si musicalement  
 Des cloches, cloches, cloches, cloches,  
 Cloches, cloches, cloches,  
 Du cliquetis et du tintement des cloches.*

*Entendez les moelleuses cloches nuptiales,  
 Cloches d'or !  
 Quel monde de bonheur annonce leur harmonie !  
 À travers l'air de nuit embaumé,*

Comme elles sonnent partout leur délice !  
 Des notes d'or fondues,  
 Toutes ensemble,  
 Quelle liquide chansonnette flotte  
 Pour la tourterelle, qui écoute tandis qu'elle exulte  
 Vers la lune !  
 Oh ! des sonores cellules  
 Quel jaillissement d'euphonie sourd volumineusement !  
 Comme il s'enfle !  
 Comme il s'appuie  
 Sur l'avenir ! comme il dit  
 Le ravissement qui pousse  
 Le battement et le tintement  
 Des cloches, cloches, cloches,  
 Des cloches, cloches, cloches, cloches,  
 Cloches, cloches, cloches,  
 Au rythme et au carillon des cloches !

Entendez les bruyantes cloches d'alarme,  
 Cloches de bronze !  
 Quelle histoire de terreur dit maintenant leur turbulence !  
 Dans l'oreille saisie de la nuit  
 Comme elles crient leur effroi !  
 Trop terrifiées pour parler,  
 Elles peuvent seulement crier  
 Hors de ton,  
 Dans une clameur d'appel à la pitié du feu,  
 Dans une folle protestation contre le feu sourd et frénétique,  
 Bondissant plus haut, plus haut, plus haut,  
 Avec un désespéré désir  
 Ou un effort résolu,  
 Maintenant, de maintenant siéger, ou jamais,  
 Aux côtés de la lune à la face pâle.  
 Oh ! les cloches, cloches, cloches !  
 Quelle histoire dit leur terreur  
 De désespoir !  
 Comme elles frappent et choquent, et rugissent !  
 Quelle horreur elles versent  
 Sur le sein de l'air palpitant !  
 Encore l'ouïe sait-elle,  
 Pleinement, par le nasillement  
 Et le grondement,  
 Comment monte et baisse le danger ;  
 Encore l'ouïe dit, distinctement,  
 Dans le cliquètement  
 Et la querelle,  
 Comme le danger s'apaise ou s'enfle,  
 Par l'apaisement ou l'enflure dans la colère des cloches,  
 Des cloches,  
 Des cloches, cloches, cloches, cloches  
 Cloches, cloches, cloches,  
 Dans la clameur et l'éclat des cloches !

*Entendez le glas des cloches,  
 Cloches de fer !  
 Quel monde de pensée solennelle impose leur monodie !  
 Dans le silence de la nuit  
 Comme nous frémissons d'effroi  
 À la mélancolique menace de leur ton.  
 Car chaque son qui flotte  
 Hors de la rouille en leur gorge  
 Est un gémissement.  
 Et les gens, ah les gens,  
 Eux qui demeurent là-haut dans le clocher,  
 Tout seuls,  
 Et qui, sonnante, sonnante, sonnante,  
 Dans cette monotonie étouffée,  
 Ressentent une gloire à ainsi rouler  
 Sur le cœur humain une pierre.  
 Ils ne sont ni homme ni femme,  
 Ils ne sont ni brute ni humain :  
 Ils sont des goules  
 Et leur roi, c'est celui qui sonne  
 Et qui déroule, déroule, déroule,  
 Déroule  
 Un péan hors des cloches !  
 Et son sein joyeux se gonfle  
 De ce péan des cloches !  
 Et il danse, et il hurle ;  
 Gardant le tempo, le tempo, le tempo,  
 En une sorte de rythme runique  
 De ce péan des cloches,  
 Des cloches  
 Gardant le tempo, le tempo, le tempo,  
 En une sorte de rythme runique,  
 Avec la vibration des cloches,  
 Des cloches, cloches, cloches,  
 Avec la vibration des cloches,  
 Gardant le tempo, le tempo, le tempo,  
 Alors qu'il sonne le glas, le glas, le glas  
 En un heureux rythme runique,  
 Avec le roulis des cloches,  
 Des cloches, cloches, cloches,  
 Avec la sonnerie des cloches,  
 Des cloches, cloches, cloches, cloches,  
 Cloches, cloches, cloches,  
 Le geignement et le gémissement des cloches.*

### Commentaire

Le poème fut écrit en mai 1848, chez Marie-Louise Shew, qui avait pris soin de la femme de Poe, Virginia, alors qu'elle était mourante. Un jour qu'elle était à leur cottage de Fordham, dans le Bronx, près de New York, et que Poe, qui voulait écrire un poème, n'avait pas d'inspiration, elle entendit des cloches et lui suggéra ce thème. C'étaient les cloches de l'université de Fordham, près de laquelle il habitait, qu'il entendait quand il se promenait dans le campus et qu'il conversait avec les étudiants comme avec les jésuites.

Ce poème lourdement onomatopéique repose sur la répétition de sonorités lancinantes, en particulier celle du mot « *cloches* » dont la succession, sur un à trois vers, reste sur une ligne étroite entre le sens et le non-sens, causant un sentiment d'instabilité. Les différentes séries d'accumulation du mot sont l'écho de différentes sortes de cloches : la tintinnabulation des « *cloches d'argent* » suivant le clop-clop-clop des chevaux des traîneaux, l'ample sonnerie des « *cloches d'or* » de l'église lors du mariage, les criardes « *cloches de bronze* » qui sonnent l'alarme lors de l'incendie, le glas des « *cloches de fer* » des funérailles. Ces séries s'insèrent dans des vers aux nombres variés, mais tous composés de trochées (« *twinkle, twinkle, twinkle* »), ou de pieds monosyllabiques (« *bells, bells, bells* »). Elles deviennent un performatif iconique, car le poème ici fait ce qu'il dit, mime les sons des cloches, leur rime « *runique* » et leur mesure (« *keeping time, time, time* »), dans une métaphorisation de l'égrènement du temps. Les répétitions lexicales sont relayées par des réseaux phonosémantiques affectant eux aussi l'isotopie du son. Tous ces modes de signification composent, de la première à la quatrième strophe du poème, des « *silver bells* » aux « *iron bells* », une progression qui commence avec la mélodie et l'harmonie de la promesse (« *All in tune* », « *What a world of merriment their melody fortells !* », « *What a gush of euphony voluminously wells !* »)

Le poème est formé de quatre strophes dont chacune est plus sombre que la précédente, depuis le « *cliquetis et le tintement* » dans la première jusqu'au « *geignement et gémissement* » dans la dernière.

Il peut être interprété de différentes façons. La plus évidente consiste à y voir la simple réflexion des sons que les cloches peuvent produire, et l'expression des émotions suscitées par eux. Par exemple, « *des cloches, cloches, cloches, cloches, cloches, cloches* » fait résonner dans la tête le tumulte de myriades de cloches d'églises. Mais de plus profondes interprétations peuvent être tentées. Ainsi, le poème serait une représentation de la vie, allant de la vivacité de la jeunesse à la douleur de l'âge, le désespoir grandissant étant mis en relief par la frénésie qui s'accroît dans le ton du poème. On peut y voir aussi le passage des saisons, du printemps à l'hiver, qui sert souvent de métaphore de la vie elle-même. Le poème suggère aussi le thème constant chez Poe du deuil d'une femme perdue, d'abord courtisée dans les « *traîneaux* » du début dont les cloches sont d'argent, puis épousée quand sonnent « *les moelleuses cloches nuptiales* » qui sont des cloches d'or, ensuite tuée dans l'incendie signalé par « *les bruyantes cloches d'alarme* » qui sont des cloches de bronze, enfin ensevelie quand retentit « *le glas des cloches* » qui sont des cloches de fer, dont « *le sanglot* » est celui de l'époux en proie à la douleur et finalement frappé de folie.

Poe présenta le poème trois fois à John Sartrain, directeur de "The union magazine", qui finalement l'accepta, le lui paya quinze dollars, mais ne le publia qu'après sa mort en novembre 1849.

Le poème a souvent été critiqué comme étant mécanique et forcé. Baudelaire y vit « une véritable curiosité littéraire » et ajouta : « traduisible, cela ne l'est pas. » (« *Edgar Poe, sa vie et ses ouvrages* »). Pourtant, il fut traduit en français par Mallarmé qui écrivit ce commentaire : « De ces poèmes, le seul effectivement intraduisible ! non pas (comme d'autres) en raison de l'atmosphère spéciale de passion ou de rêverie qu'il émane : je crois que cette impalpable richesse ne se perd pas tout entière au passage d'une langue à l'autre, bref qu'il est un démon pour les traducteurs. La difficulté, quant à une oeuvre si nette et si sonnante d'effets purement imitatifs mais toujours dotés de poésie première, gît en l'emploi de certains procédés de répétition qui, contenus par le rythme originel, se défont et comme s'égrènent dans une version en prose. Force m'a été de transcrire ces séries de répétitions seulement parmi des parenthèses ; et comme des indications que le lecteur ne lira qu'avec les yeux, plutôt que des mots réels ajoutant leur vertu au texte français. Qui voudrait se faire une idée de l'enchantement produit par la phrase anglaise, doit se procurer le très singulier et très heureux essai d'imitation des "Cloches", d'un de nos très rares poètes, connaissant bien l'anglais, M. Émile Blémont. Le vers, chez lui, a pu, s'éloignant du calque strict habituel à notre version, transposer d'une langue à l'autre, tels timbres jumeaux, et témoigner d'une ingéniosité bien faite pour réjouir Poe lui-même. » Blémont, en effet, qui indiqua en sous-titre « traduction libre » puis « poème interprété en vers français », fit passer les répétitions du mot « *bells* » au mot « *sonnent* » car « *cloches* », que Mallarmé se sentit tenu de répéter, même s'il a une origine onomatopéique, évoque difficilement pour l'oreille un tintement léger, et souffre de la proximité du verbe « clocher » (« boiter »), d'où



apparemment est issue déjà à la fin du XIXe siècle la désignation familière d'une personne stupide et incapable. Mallarmé, invoquant le décalage entre le vers et la prose (où « se défont » les effets purement imitatifs), demanda au lecteur de ne lire qu'avec les yeux, non à haute voix, les répétitions, qu'il mit en italique et entre parenthèses.

Le poème inspira d'autres créateurs.

Le compositeur écossais Hugh S. Robertson publia "*Hear the tolling of the bells*" (1909), "*The sledge bells*" (1909), et "*Hear the sledges with the bells*" (1919) basés sur le poème de Poe.

En 1913, Sergei Rachmaninoff composa "*Les cloches*", une symphonie chorale basée sur une adaptation en russe du poème par Konstantin Balmont, qui suivit la forme classique de la sonate (premier mouvement, mouvement lent, scherzo, et finale), étant ainsi fidèle aux quatre parties du poème.

En 1964, Phil Ochs composa, à partir du poème, une chanson de son album "*All the news that's fit to sing*".

---

### ***'To Helen'***

(1848)

*I saw thee once - once only - years ago :  
I must not say how many - but not many.  
It was a July midnight ; and from out  
A full-orbed moon, that, like thine own soul, soaring,  
Sought a precipitant pathway up through heaven,  
There fell a silvery-silken veil of light,  
With quietude, and sultriness, and slumber,  
Upon the upturn'd faces of a thousand  
Roses that grew in an enchanted garden,  
Where no wind dared to stir, unless on tip-toe -  
Fell on the upturn'd faces of these roses  
That gave out, in return for the love-light,  
Their odorous souls in an ecstatic death -  
Fell on the upturn'd faces of these roses  
That smiled and died in this parterre, enchanted  
By thee and by the poetry of thy presence.*

*Clad all in white, upon a violet bank  
I saw thee half reclining ; while the moon  
Fell on the upturn'd faces of the roses,  
And on thine own, upturn'd - alas ! in sorrow !*

*Was it not Fate that, on this July midnight -  
Was it not Fate (whose name is also Sorrow)  
That bade me pause before that garden-gate  
To breathe the incense of those slumbering roses?  
No footstep stirred : the hated world all slept,  
Save only thee and me. I paused - I looked -  
And in an instant all things disappeared.  
(Ah, bear in mind this garden was enchanted !)  
The pearly lustre of the moon went out :  
The mossy banks and the meandering paths,  
The happy flowers and the repining trees,  
Were seen no more : the very roses' odors*

*Died in the arms of the adoring airs.  
All - all expired save thee - save less than thou :  
Save only the divine light in thine eyes -  
Save but the soul in thine uplifted eyes.  
I saw but them - they were the world to me.  
I saw but them - saw only them for hours -  
Saw only them until the moon went down.  
What wild heart-histories seemed to lie enwritten  
Upon those crystalline, celestial spheres !  
How dark a wo ! yet how sublime a hope !  
How silently serene a sea of pride !  
How daring an ambition ! yet how deep -  
How fathomless a capacity for love !*

*But now, at length, dear Dian sank from sight,  
Into a western couch of thunder-cloud,  
And thou, a ghost, amid the entombing trees  
Didst glide away. Only thine eyes remained.  
They would not go - they never yet have gone.  
Lighting my lonely pathway home that night,  
They have not left me (as my hopes have) since.  
They follow me - they lead me through the years.  
They are my ministers - yet I their slave.  
Their office is to illumine and enkindle -  
My duty to be saved by their bright light  
And purified in their electric fire -  
And sanctified in their elysian fire.  
They fill my soul with Beauty (which is Hope)  
And are far up in Heaven, the stars I kneel to  
In the sad, silent watches of my night ;  
While even in the meridian glare of day  
I see them still - two sweetly scintillant  
Venuses, unextinguished by the sun !*

### Traduction

À Hélène

*Je te vis une fois, une seule fois, il y a des années :  
Je ne dois pas dire combien, mais c'était peu.  
C'était un minuit de juillet ; et hors  
Du plein orbe d'une lune qui, comme ton âme même s'élevant,  
Cherchait un chemin vertigineux à travers le ciel,  
Tombait un voile de lumière à la soie argentée,  
Avec quiétude et lourde chaleur et somme paisible,  
Sur les faces levées de mille  
Roses qui croissaient dans un jardin enchanté,  
Où nul vent n'osait se mouvoir, si ce n'est sur la pointe des pieds.  
Il tombait sur les faces levées de ces roses  
Qui rendaient, en retour de la lumière d'amour,  
Leurs odorantes âmes en une mort extatique,  
il tombait sur les faces levées de ces roses  
Qui souriaient et mouraient en ce parterre, enchanté*

*Par toi et par la poésie de ta présence.*

*Tout de blanc habillée, sur un massif de violette,  
Je te vis à demi allongée, tandis que la lune  
Tombait sur les faces levées des roses,  
Et sur la tienne même, levée, hélas ! dans le chagrin !*

*N'était-ce pas le destin, qui, par ce minuit de juillet,  
N'était-ce pas le destin (dont le nom est aussi chagrin)  
Qui m'ordonna cette pause devant cette grille de jardin  
Pour respirer l'encens de ses roses ensommeillées?  
Aucun pas ne s'agitait : le monde haï tout entier dormait,  
Sauf seulement toi et moi. Je m'arrêtai, je regardai,  
Et en un instant toutes choses disparurent.  
(Ah ! garde à l'esprit que ce jardin était enchanté !)  
Le lustre perlé de la lune s'en alla :  
Les massifs de mousse et les sentiers sinueux,  
Les fleurs heureuses et les arbres murmurants,  
Ne furent plus vues : des roses mêmes l'odeur  
Mourut dans les bras des airs adorants.  
Tout, tout expira sauf toi, sauf moins que toi :  
Sauf seulement la divine lumière en tes yeux,  
Sauf rien que l'âme en tes yeux levés.  
Je ne vis qu'eux ; ils étaient le monde pour moi.  
Je ne vis qu'eux, les vis seulement pendant des heures,  
Les vis seulement jusqu'à ce que la lune s'en aille.  
Quelles terribles histoires du coeur semblèrent inscrites  
Sur ces cristallines, célestes sphères !  
Quel sombre malheur ! mais quel sublime espoir !  
Quelle mer silencieusement sereine d'orgueil !  
Quelle ambition osée ! mais quelle profonde,  
Quelle insondable capacité d'aimer !  
Mais maintenant, enfin, la chère Diane plongea hors de la vue  
Dans la couche occidentale d'un nuage de foudre,  
Et toi, un fantôme, parmi les arbres ensevelissants,  
Tu t'éloigna en glissant. Tes yeux seulement demeurèrent.  
Ils ne voulurent pas partir ; ils ne sont jamais encore partis !  
Éclairant ma route solitaire vers la maison cette nuit-là,  
Ils ne m'ont pas quitté (comme le firent mes espoirs) depuis.  
Ils me suivent, ils me conduisent à travers les années.  
Ils sont mes ministres et moi leur esclave.  
Leur office est d'illuminer et d'enflammer  
Mon devoir d'être sauvé par leur brillante lumière,  
Et purifié dans leur feu électrique  
Et sanctifié dans leur feu élyséen.  
Ils emplissent mon âme de beauté (qui est espoir)  
Et sont au haut des cieux les étoiles devant qui je m'agenouille  
Dans les tristes, silencieuses veilles de ma nuit ;  
Tandis que, même dans le rayonnement méridien du jour,  
Je les vois encore, deux doucement scintillantes  
Vénus, non éteintes par le soleil !*

## Commentaire

Ce second poème de Poe intitulé "To Helen" lui fut inspiré par la critique et poétesse spiritualiste américaine Sarah Helen Whitman, qui, veuve d'un avocat du Massachusetts et vivant à Providence, dans le Rhode Island, le protégeait. Elle était morte depuis peu. Le poète, qui, en 1848, avait songé à se remarier avec elle se souvint ici de la première fois qu'il l'avait vue. Alors que, solitaire, il errait de nuit dans une des rues de Providence (Rhode Island), avant de rentrer à son hôtel, il l'aperçut à travers la grille d'un beau jardin et resta longtemps à respirer la beauté de la dame et de l'heure.

Il lui envoya le manuscrit original en 1848. Il fut publié sous le titre "To ..." dans le numéro de novembre de cette année de "The Union magazine". Puis il fut publié comme "To Helen" dans le numéro du 10 octobre 1849 de "The New York daily tribune".

Stéphane Mallarmé s'est demandé si Baudelaire n'avait pas puisé dans la fin de ce poème l'inspiration de son sonnet, "Le flambeau vivant".

---

### **'For Annie'**

(1849)

*Thank Heaven ! the crisis -  
The danger is past,  
And the lingering illness  
Is over at last -  
And the fever called "Living"  
Is conquered at last.  
Sadly, I know  
I am shorn of my strength,  
And no muscle I move  
As I lie at full length -  
But no matter ! - I feel  
I am better at length.  
And I rest so composedly,  
Now, in my bed  
That any beholder  
Might fancy me dead -  
Might start at beholding me,  
Thinking me dead.  
The moaning and groaning,  
The sighing and sobbing,  
Are quieted now,  
With that horrible throbbing  
At heart : - ah, that horrible,  
Horrible throbbing !  
The sickness - the nausea -  
The pitiless pain -  
Have ceased, with the fever  
That maddened my brain -  
With the fever called "Living"  
That burned in my brain.  
And oh ! of all tortures  
That torture the worst  
Has abated - the terrible  
Torture of thirst  
For the naphthaline river*

*Of Passion accurst : -  
I have drunk of a water  
That quenches all thirst : -  
Of a water that flows,  
With a lullaby sound,  
From a spring but a very few  
Feet under ground -  
From a cavern not very far  
Down under ground.  
And ah ! let it never  
Be foolishly said  
That my room it is gloomy  
And narrow my bed ;  
For man never slept  
In a different bed -  
And, to sleep, you must slumber  
In just such a bed.  
My tantalized spirit  
Here blandly reposes,  
Forgetting, or never  
Regretting its roses -  
Its old agitations  
Of myrtles and roses :  
For now, while so quietly  
Lying, it fancies  
A holier odor  
About it, of pansies -  
A rosemary odor,  
Commingled with pansies -  
With rue and the beautiful  
Puritan pansies.  
And so it lies happily,  
Bathing in many  
A dream of the truth  
And the beauty of Annie -  
Drowned in a bath  
Of the tresses of Annie.  
She tenderly kissed me,  
She fondly caressed,  
And then I fell gently  
To sleep on her breast -  
Deeply to sleep  
From the heaven of her breast.  
When the light was extinguished,  
She covered me warm,  
And she prayed to the angels  
To keep me from harm-  
To the queen of the angels  
To shield me from harm.  
And I lie so composedly,  
Now, in my bed,  
(Knowing her love)  
That you fancy me dead -*

*And I rest so contentedly,  
Now, in my bed,  
(With her love at my breast)  
That you fancy me dead -  
That you shudder to look at me,  
Thinking me dead.  
But my heart it is brighter  
Than all of the many  
Stars in the sky,  
For it sparkles with Annie -  
It glows with the light  
Of the love of my Annie -  
With the thought of the light  
Of the eyes of my Annie.*

Traduction

*Pour Annie*

*Grâce au ciel ! la crise,  
Le danger est passé  
Et l'insistant malaise  
Enfin fini.  
Et la fièvre appelée "Vivre"  
Est vaincue enfin.  
Tristement, je le sais,  
Je suis dépouillé de ma force  
Et je ne bouge aucun muscle,  
Alors que je gis tout de mon long.  
Mais qu'importe ! Je sens  
Que je suis mieux à la longue.  
Et je reste si tranquille  
Maintenant dans mon lit  
Que qui me verrait  
Pourrait m'imaginer mort,  
Pourrait tressaillir,  
Me croyant mort.  
Le geignement et le gémississement,  
Le soupir, le sanglot,  
Sont maintenant apaisés  
Avec cet horrible battement  
Du coeur : ah ! cet horrible,  
Horrible battement !  
La maladie, la nausée,  
L'impitoyable douleur,  
Ont cessé avec la fièvre  
Qui affolait mon cerveau,  
Avec la fièvre appelée "Vivre"  
Qui brûlait dans mon cerveau.  
Et, oh ! de toutes les tortures  
Qui torturent, la pire  
S'est abattue, la terrible torture de la soif  
Pour le fleuve de naphte*

*De la passion maudite.  
Et j'ai bu d'une eau  
Qui étanche toute soif,  
D'une eau qui coule  
Avec un son de berceuse  
D'une source à quelques  
Pieds sous terre.  
D'une caverne pas très loin sous la terre.  
Et ah ! que jamais  
Ne soit dit follement  
Que ma chambre est sombre,  
Qu'est étroit mon lit ;  
Car jamais homme ne dort dans un lit différent  
Et, pour dormir, vous n'avez qu'à sommeiller  
Dans un tel lit.  
Mon esprit tourmenté  
Ici se repose agréablement,  
Oubliant ou jamais  
Regrettant ses roses,  
Ses vieilles agitations  
De myrtes et de roses.  
Car voici que, tout quiètement  
Allongé, il imagine  
Une odeur plus sainte,  
Aux alentours, de violettes,  
Une odeur de romarin,  
Entremêlée avec les violettes,  
Avec de la rue et les belles  
Violettes puritaines.  
Et ainsi il gît, heureux,  
Baignant dans maint  
Rêve de la constance  
Et de la beauté d'Annie,  
Noyé dans un bain  
Des tresses d'Annie.  
Tendrement elle m'embrassa,  
Affectueusement me caressa,  
Et alors je tombai doucement  
Pour dormir sur son sein,  
Dormir profondément  
Dans le ciel de son sein.  
Quand la lumière fut éteinte,  
Elle me couvrit chaudement  
Et elle pria les anges  
De me garder de tout mal,  
La reine des anges  
De me protéger de tout mal.  
Et je gis si calmement,  
Maintenant, dans mon lit  
(Connaissant son amour)  
Que vous m'imaginerez mort.  
Et je demeure si satisfait,  
Maintenant, dans mon lit*

*(Avec son amour en mon sein)  
Que vous m'imaginerez mort,  
Que vous frémiriez à me regarder,  
Me croyant mort.  
Mais mon coeur est plus brillant  
Que toutes les nombreuses  
Étoiles du ciel,  
Car il scintille par Annie,  
Il luit à la lumière  
De l'amour de mon Annie,  
À la pensée de la lumière  
Des yeux de mon Annie.*

### Commentaire

Ce tendre et émouvant poème, où Poe unit pour la dernière fois les thèmes de l'amour et de la mort, fut écrit pour Nancy Richmond (qu'il appelait Annie) à laquelle il l'envoya le 23 mars 1849, lui écrivant : « *Je pense que les vers "Pour Annie" (ceux que je vous envoie maintenant) sont de loin les meilleurs que j'aie jamais écrits* ». Elle était mariée, et il entretenait avec elle une relation platonique, mais forte et compliquée. Le poème évoque une maladie dont elle l'aida à guérir. Après la mort de son époux, en 1873, elle changea officiellement son nom en Annie.

Ce poème très personnel et original dit le retour à un sein maternel devenu ciel brillant d'étoiles.

C'est un autre des poèmes de Poe qui reposent sur la répétition de sonorités lancinantes.

Le poème devait d'abord être publié le 28 avril 1849 dans "The flag of our Union". Mais, craignant que sa publication puisse le condamner « à la tombe des Capulet », il l'envoya à Nathaniel Parker Willis pour qu'il soit publié aussi, le même jour, dans "The home journal".

Le poème est l'un de ceux que Mallarmé a traduits. Il déclara à son sujet « que la poésie de Poe n'est peut-être jamais autant allée hors de tout ce que nous savons, d'un rythme apaisé et lointain, que dans ce chant où se montre, sous un jour de convalescence, l'état d'un esprit aux premières heures de la mort. Triomphe de délivrance avec besoin de se reprendre tout de suite à quelque chose, même les doux paradis terrestres regrettés : bercements par l'essor et de plus chères hésitations. »

---

### ***"Annabel Lee"***

(1849)

*It was many and many a year ago  
In a kingdom by the sea  
That a maiden there lived, whom you may know  
By the name of Annabel Lee  
And this maiden she lived with no other thought  
Than to love and be loved by me.  
I was a child and she was a child  
In this kingdom by the sea  
But we loved with a love that was more than love  
I and my Annabel Lee  
With a love that winged seraphs in Heaven  
Coveted her and me.*

*This was the reason that, long ago  
In this kingdom by the sea  
The winds blew out of a cloud, chilling  
My beautiful Annabel Lee*



*So that her highborn kinsmen came  
And bore her away from me,  
To shut her up in a sepulchre  
In this kingdom by the sea.*

*The Angels, not half so happy in Heaven,  
Went envying her and me  
Yes! That was the reason (as all men know  
In this kingdom by the sea)  
That the wind came out of a cloud by night  
Chilling and killing my Annabel Lee.*

*But our love, it was stronger by far than the love  
Of those who were older than we,  
Of many far wiser than we  
And neither the Angels in Heaven above  
Nor the demons down under the sea  
Can ever dissever my soul from the soul  
Of the beautiful Annabel Lee.*

*For the moon never beams without bringing me dreams  
Of the beautiful Annabel Lee  
And the stars never rise, but I feel the bright eyes  
Of my beautiful Annabel Lee.  
And so, all the nighttide, I lie down by the side  
Of my darling! My darling, my life and my bride.  
In her sepulchre, there by the sea,  
In her tomb, by the side of the sea.*

#### Traduction

*Annabel Lee*

*C'était il y a longtemps, très longtemps,  
Dans un royaume au bord de l'océan,  
Vivait une vierge que vous pourriez connaître  
Du nom d'Annabel Lee ;  
Cette vierge vivait sans autre pensée  
Que de m'aimer et d'être mon aimée.  
Elle était une enfant et j'étais un enfant,  
Dans ce royaume au bord de l'océan,  
Mais nous nous aimions d'un amour  
Qui était plus que de l'amour  
Moi et mon Annabel Lee,  
D'un amour tel que les séraphins du Ciel  
Nous jalouaient elle et moi.*

*Et c'est pourquoi, il y a longtemps,  
Dans ce royaume au bord de l'océan,  
Les vents firent éclater un nuage et glacèrent  
Ma toute belle Annabel Lee ;  
Si bien que ses nobles parents sont venus  
Et l'ont emportée loin de moi*

*Pour l'enfermer dans un tombeau  
Dans ce royaume au bord de l'océan.*

*Les anges, loin d'être aussi heureux que nous au Ciel,  
Nous envièrent elle et moi :  
Oui ! C'est pour cela (comme chacun le sait  
Dans ce royaume au bord de l'océan)  
Qu'une nuit le vent surgit d'un nuage  
Et glaça, et tua mon Annabel Lee.*

*Mais notre amour était beaucoup plus fort que l'amour  
De nos aînés, de bien des personnes  
Beaucoup plus sages que nous,  
Et jamais les anges du Ciel là-haut  
Ni les démons au fin fond de l'océan  
Ne pourront séparer mon âme de l'âme  
De ma toute belle Annabel Lee.*

*Car la lune ne luit jamais, sans qu'elle me porte  
Des rêves d'Annabel Lee, la toute belle,  
Et les étoiles ne se lèvent jamais, sans que je sente  
Les yeux vifs d'Annabel Lee, ma toute belle,  
Ainsi, aux rives de la nuit, je me couche à côté  
De ma chérie ! Ma chérie, ma vie, ma promesse,  
Dans son tombeau, là, au bord de l'océan,  
Dans sa tombe, à côté de l'océan.*

### Commentaire

Le poème, le dernier poème complet écrit par Poe, le fut certainement en souvenir de Virginia Clemm que ses autres passions ne lui firent pas oublier. Mais Sarah Elmira Royster pensait que Poe avait écrit le poème en pensant à elle. Sarah Helen Whitman et Sarah Anna Lewis prétendirent aussi l'avoir inspiré. Enfin, à Charleston (Caroline du Sud), on évoque une réelle Annabel Lee dont Poe aurait entendu l'histoire dans sa jeunesse, qui aurait été enterrée, avant 1827, dans le cimetière unitarien de King Street où, sur une mystérieuse tombe, est écrit : « A. L. Ravenel » (les Ravenel sont une vieille famille de Charleston). L'église nie tout lien, mais la plupart de ses registres ont été détruits pendant la guerre de Sécession. Aussi la superstition locale persiste-t-elle.

Comme beaucoup de ses poèmes (dont "Le corbeau", "Ulalume"), il traite le sujet que Poe jugea « *le plus poétique du monde* », celui de la mort d'une belle femme qui, après s'être mariée jeune, est frappé de maladie. Le narrateur, qui tomba amoureux d'Annabel Lee alors qu'ils étaient jeunes et vivaient dans un innommé « *royaume au bord de l'océan* », a pour elle un amour si fort, qui brûlait avec une telle intensité, que même les anges en étaient jaloux. Pour cette raison, il croit qu'ils l'ont tuée (ce qui est puéril et montre que Poe n'avait guère mûri). Mais leur amour est si fort qu'il persiste au-delà de la tombe et que le narrateur croit que leurs deux âmes sont encore entremêlées. Chaque nuit, il rêve d'elle et voit ses « *yeux vifs* » parmi les étoiles. Et il révèle que chaque nuit il se couche à son côté dans sa tombe. À la différence du "Corbeau" dans lequel le narrateur croit qu'il ne sera « *jamais plus* » uni de nouveau à son aimée, "Annabel Lee" indique qu'ils seront ensemble de nouveau, et que même les démons ne pourront séparer leurs âmes. Cette ballade des amours enfantines perdues, marquée par des répétitions naïves, célèbre donc un amour idéal.

Il repose sur la répétition de sonorités lancinantes qui créent un effet funèbre. Le nom « *Annabel Lee* » met en relief la lettre « *L* », comme ce fut le cas pour d'autres noms de personnages féminins de Poe tels que « *Eulalie* », « *Lenore* » et « *Ulalume* ». Quoique le poème ne soit pas techniquement une ballade, Poe le désigna ainsi.

Le poème fut composé en mai 1849. Poe fit des démarches pour le voir imprimé. Il en donna une copie à Rufus Wilmot Griswold, son exécuter littéraire mais aussi son rival, en donna une autre à John Thompson pour payer une dette de cinq dollars et en vendit une pour publication au "Sartain's Union magazine". Mais Griswold le publia avant, le 9 octobre 1849, après la mort du poète, comme une partie de sa nécrologie dans "The New York daily tribune". Thompson le publia dans "The Southern literary messenger" en novembre 1849.

"*Annabel Lee*" fut une inspiration pour Vladimir Nabokov, spécialement pour son roman "*Lolita*" (1955), qu'il avait d'abord intitulé "*The kingdom by the sea*".

Stevie Nicks écrivit une chanson appelée "*Annabel Lee*" dont les paroles sont une directe transposition du poème de Poe.

---

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)